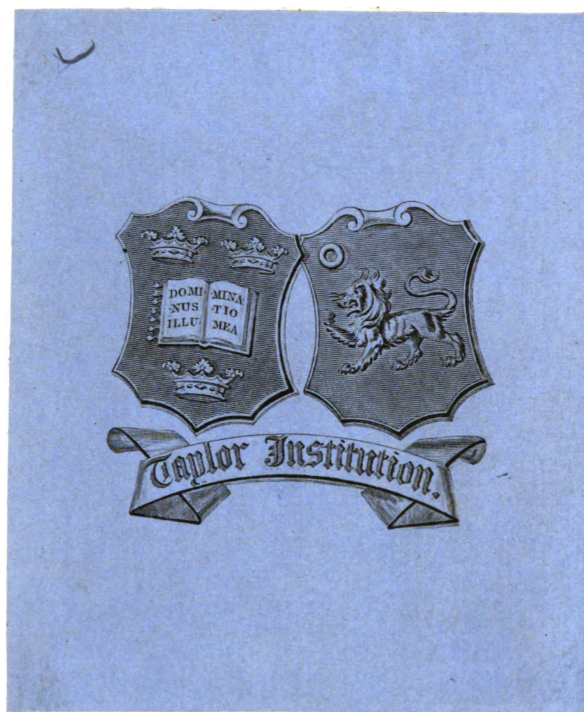
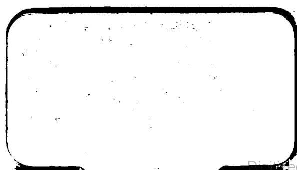

DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



APERÇU GÉNÉRAL

DE LA

SCIENCE COMPARATIVE

DES LANGUES

8041 — Paris, imprimerie Guiraudet et Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.

APERÇU GÉNÉRAL

DE LA

SCIENCE COMPARATIVE

DES LANGUES

POUR SERVIR D'INTRODUCTION

A UN

TRAITÉ COMPARÉ DES LANGUES INDO-EUROPÉENNES

PAR

LOUIS BENLOEW
Professeur à la Faculté des lettres de Dijon



PARIS
A. DURAND, LIBRAIRE, RUE DES GRÈS, 7

1858

A MONSIEUR HASE

MEMBRE DE L'INSTITUT

MONSIEUR,

Il y a maintenant plus de dix-huit ans que j'eus l'honneur d'être introduit auprès de vous par quelques lignes de mon illustre maître, M. Boeckh, de Berlin, lié avec vous depuis longtemps par la communauté des idées, des travaux et de la renommée. Vous m'accueillîtes avec cette bienveillance connue de tous ceux à qui il est donné de vous approcher; vous me prodiguâtes les conseils et les encouragements, et, joignant les actes à la parole, vous voulûtes guider vous-même mes premiers pas, sur cette terre hospitalière de France, dans une carrière que depuis j'ai parcourue peut-être avec plus de bonheur que de mérite. L'impression de vos premières bontés s'était gravée profondément dans mon esprit, et je cherchai longtemps une occasion de les reconnaître d'une façon qui ne fût pas trop indigne de vous. Enfin, vous fûtes appelé par le Gouvernement à enseigner le premier en France cette science qui, il y a à peine soixante ans,

a répandu déjà une si vive lumière sur les premiers âges de notre race et sur les lois si mystérieuses du langage, science dont vous êtes un des plus célèbres représentants. Je l'avais aimée et cultivée moi-même tout jeune encore; appartenant à une famille dont plusieurs membres y ont marqué honorablement, j'y fus initié par eux et par les précieuses leçons de M. Bopp, et je pus me préparer ainsi de longue main à prendre part à des travaux dont la veine est loin d'être épuisée et dont l'étendue et l'importance vont grandissant tous les jours. L'intérêt qui s'y attachait devint si vif à l'Académie de Dijon qu'un certain nombre de personnes notables me sollicitèrent, pour raviver les traditions depuis longtemps oubliées du président de Brosses, de fonder un nouveau cours, et de traiter pendant plusieurs années, en suivant votre exemple, « *proximus, sed longo intervallo* », de la science comparative des langues.

Ce sont les premières leçons de ce cours que je viens vous offrir aujourd'hui, sans pouvoir me dissimuler la hardiesse de cette démarche, puisque un aperçu général et populaire d'une science qui ne l'est pas encore doit nécessairement renfermer de nombreuses lacunes et être entaché de plus d'une imperfection. La classification de tous les idiomes du globe, notamment, doit être considérée

comme une première ébauche, que les recherches qui se poursuivent incessamment sur les langues parlées des indigènes de l'Afrique et de l'Amérique sont destinées à modifier sur plusieurs points. D'autres points s'éclaireront d'un jour nouveau, à mesure que le tableau général de la *Grammaire comparée* se déroulera dans une série de traités embrassant le système entier des langues indo-européennes. J'ai le dessein de faire suivre cet aperçu d'un second mémoire, ayant pour titre : *Des lettres et des sons articulés*, ou *De l'alphabet, de son histoire et de son organisme*. Mais le premier sera-t-il accueilli avec faveur par les hommes compétents et par un public nombreux ? Quelles que soient mes inquiétudes à cet égard, je me sens soutenu et fortifié par la pensée que cet essai semble avoir obtenu votre approbation.

Je suis, Monsieur, avec un tendre respect,

Votre fidèle et dévoué disciple

Louis BENLOEW.

PRÉFACE

Depuis soixante ans la grammaire comparée avait exercé la sagacité des linguistes les plus distingués de l'Allemagne ; elle répandait les plus vives lumières sur l'histoire des premiers âges, sur l'origine et l'affinité des peuples, sur la marche de l'esprit humain lui-même ; elle obtenait le rang et l'importance d'une science nouvelle, ayant son domaine, ses lois, et, pour ainsi dire, son code, quand en France elle était encore accueillie je ne dirai pas avec défaveur, mais avec méfiance. Sans pouvoir être entièrement justifiée, cette méfiance s'explique et par la hardiesse parfois téméraire de la critique allemande, qui avait mis en garde contre ses résultats bien des hommes sérieux, attachés aux anciennes traditions de l'esprit français, et par les efforts infructueux que des savants de notre pays, à la fin du dernier siècle, avaient tentés dans le domaine des langues avec des matériaux insuffisants et des méthodes imparfaites.

Malgré le grand nombre d'orientalistes célèbres qui faisaient et font encore la gloire des écoles de Paris, on confondit longtemps—on confond encore quelquefois—la grammaire générale,

qui prétend construire le mécanisme des langues *a priori*, d'après certains principes philosophiques, et la grammaire comparée proprement dite. On n'en est pas moins fondé à affirmer que c'en est fait de ces préjugés et de ces erreurs, que la science nouvelle a trouvé enfin un asile en France et y a conquis une place honorable. Nous n'en voulons pour preuves que le succès d'un certain cours et le succès d'un certain livre. Le cours est celui de M. Hase, cours élevé, fait à la Sorbonne devant un public d'élite, presque entièrement composé de jeunes professeurs; le livre est celui de M. Egger, manuel excellent, où, avec la clarté et la précision que l'on connaît à cet auteur, se trouve exposé le système grammatical des trois langues classiques enseignées dans nos écoles. Si les leçons de M. Hase s'adressent à des savants, celles de M. Egger ont l'incontestable mérite de pouvoir en former, en donnant de bonne heure à notre jeunesse le goût d'une saine et solide érudition. Enseignée dans nos lycées, à l'Ecole Normale et à la Sorbonne, la grammaire comparée ne figure pas seulement parmi les études de prédilection du moment, elle aura désormais sa place marquée parmi les connaissances générales exigées de tout homme lettré. Il ne faut donc pas s'étonner de la rencontrer dans les programmes de nos épreuves universitaires, puisque déjà les hommes du monde commencent à l'effleurer et à en faire un « *topic* » de conversation.

C'est à eux que s'adressent quelques chapitres de la petite brochure que nous livrons aujourd'hui à la publicité, tandis que dans les autres chapitres nous n'avons pas craint de soulever des problèmes importants, et de les résoudre après des recherches sérieuses et un examen approfondi. Nous ne savons si par là il nous a été possible de désarmer la sévérité des lecteurs les plus graves, et de gagner les suffrages de cette foule lettrée,

désireuse de se mettre au courant de toutes les nouveautés intellectuelles. Sans nous être proposé ce but, nous avouons que nous serions heureux de l'avoir atteint, ou au moins d'en avoir approché. En réalité, nous n'avons fait que reproduire les premières leçons de notre cours de grammaire comparée, ouvert l'année dernière à la Faculté des lettres de Dijon, à la demande expresse de personnes notables de la ville, sous les auspices du chef éminent de notre Académie, M. Cournot, nom cher aux universitaires et bien connu dans la science.

L'ardeur avec laquelle ces leçons furent suivies ne s'est pas démentie un seul instant. Le professeur s'est vu constamment encouragé par un public choisi, et dont la valeur ne consiste pas dans le nombre. L'empressement de ce public à rechercher les principes et le point de départ de la science qui nous occupe fut tel, que nous avons dû annexer, cette année, un cours de sanscrit à celui de grammaire comparée.

Parmi ceux des auditeurs dont l'assiduité et le zèle n'ont jamais fait défaut au professeur, nous ne devons point passer sous silence M. Adolphe Grange, jeune homme studieux, esprit fin, journaliste distingué, dont la bienveillante et saine critique est justement appréciée des lecteurs dijonnais. Suivant nos leçons la plume à la main, souvent il nous les rapportait rédigées et savamment ordonnées. D'autres fois il en faisait paraître des résumés rapides et substantiels dans les colonnes des journaux, heureux de constater que la vie littéraire et scientifique n'est pas encore éteinte en province. M. Grange avait su se concilier, depuis longtemps, la faveur et la confiance des autorités : aussi, lorsque M. Vernier, maire et député de Dijon, l'appela au poste de bibliothécaire adjoint, devenu vacant par la mort du bien regrettable M. Verguet, tout le monde applaudit à ce choix aussi éclairé que libéral.

Il ne nous reste plus qu'un vœu à former, c'est que ces quelques feuilles trouvent auprès du grand public un peu de cette bienveillance avec laquelle celui qui les a écrites fut accueilli par son auditoire dijonnais. Si ce vœu s'accomplissait, d'autres feuilles ne tarderaient pas à suivre celles que nous publions aujourdhui.

Dijon, le 28 janvier 1858.



TABLE DES MATIÈRES

ERRATUM

Page 40, ligne 8 : au lieu de *préfixe*, lisez *fixe*.

APERÇU GÉNÉRAL

DE LA

SCIENCE COMPARATIVE DES LANGUES

§ 1er. — DÉFINITION DE LA GRAMMAIRE COMPARÉE.

La grammaire renferme cet ensemble de règles par lequel se manifeste l'organisme d'une langue Lorsqu'elle s'efforce d'indiquer jusqu'à un certain point les origines de ces règles, d'en expliquer les causes et d'en décrire l'enchaînement, on l'appelle *grammaire raisonnée* Lorsque, pour donner plus de force à cette méthode, elle a recours à des exemples et à des règles empruntés à la grammaire de plusieurs autres langues, étrangères ou classiques, elle devient la *grammaire comparée*. Mais il faut pour cela que ces langues soient sœurs, autrement la comparaison serait sans fruit. Encore, dans ces limites, elle peut être plus ou moins complète, car elle peut être faite avec plus ou moins d'éléments comparés, avec plus ou moins d'intelligence et en vue de résultats plus ou moins élevés.

Lorsque nous comparons le français à l'italien et à l'espagnol, ou à tous les deux à la fois, il est facile de reconnaître à ces trois idiomes une origine commune, un système grammatical presque identique, et des différences qui, toutes nombreuses et toutes considérables qu'elles puissent paraître aux contemporains qui parlent ces langues, auront aux yeux de la science une signification

peu importante. C'est que la comparaison se sera renfermée dans un champ bien étroit en passant en revue trois idiomes sortis d'un même idiome et conservant les traits principaux qui trahissent cette origine. Si, pour passer d'un extrême à l'autre, on voulait établir un parallélisme entre le français et le sanscrit ou entre le français et le turc, on entreprendrait une œuvre bien autrement inutile. A coup sûr, rien ne saurait moins s'accorder ensemble que les règles de la langue tatare que nous venons de nommer et celles de l'idiome que nous parlons tous les jours. Nous ne nous étonnons pas de trouver sur les limites de l'Europe et de l'Asie une population longtemps barbare et dont le vocabulaire ne ressemble nulle part au nôtre; mais nous sommes frappés de la différence de procédés employés par elle pour rendre la pensée de l'homme. L'unique résultat que nous retirerons de cette étude et de cette comparaison sera donc qu'il y a des idiomes tellement divergents entre eux qu'il paraît tout d'abord difficile de leur assigner un point de départ commun, d'y retrouver des principes analogues et d'expliquer par les mêmes raisons leur croissance et leur développement.

Lorsque l'on compare le français au sanscrit, en supposant qu'on ne connaisse bien que ces deux langues, peut-être l'impression sera-t-elle à peu près la même. Nous serons frappés surtout par la prodigieuse différence qui sépare la langue si synthétique, si compliquée, des anciens Indous, d'avec l'idiome si clair, si précis, et, pour ainsi dire, si algébrique que nous parlons; nous ne retrouverons dans le sanscrit ni nos conjugaisons, ni nos déclinaisons, — si tant est que nous en ayons encore, — ni enfin notre vocabulaire, et pourtant tout cela s'y trouve, ou en entier, ou en partie. Mais si, au lieu de franchir d'un seul bond la distance des lieux et des temps, nous

renouons prudemment, et degré à degré, la chaîne de l'histoire, si du français nous passons au latin, du latin au grec ou plutôt au dialecte éolien, dont l'affinité intime avec le latin est bien connue, et si, par un dernier effort, nous quittons les bords de l'Eurotas et de l'Ilissus pour ceux du Gange, c'est alors que nous assistons à la lente transformation du langage et que nous reconnaissons sur une terre lointaine et inconnue, sous des déguisements étranges et sous une enveloppe qui peut nous paraître bizarre d'abord, les traits familiers de notre idiome.

Celui qui voudrait comparer directement la langue française avec la langue allemande courrait le risque de ne pas voir ses efforts couronnés d'un plein succès. Mais, si du français, par la filiation que nous venons d'indiquer, arrivé au sanscrit et au zend, idiome peu différent du sanscrit et presque aussi ancien que lui, il passe au gothique, il sera frappé des liens intimes qui rattachent ce dialecte, le plus ancien des idiomes teutoniques, à la grande famille indo-européenne. Peut-être serait-il presque aussi difficile de reconnaître dans la langue d'Ulphilas l'allemand de nos jours que de retrouver seulement une trace de l'idiome français dans le *Mahabharata* et dans le *Ramayana* des Indous. Heureusement qu'entre le gothique et l'allemand moderne se trouvent les anneaux intermédiaires du haut allemand ancien et du haut allemand moyen, qui nous font découvrir l'identité radicale de toutes ces langues, en nous signalant les changements insensibles que cet idiome unique subit durant les phases diverses de son développement. La comparaison entre le français et l'allemand de nos jours ne sera donc réellement fructueuse que lorsque, après avoir examiné une à une les langues du midi, on aura abordé les uns après les autres les dialectes du nord, et qu'après avoir ainsi par-

couru le cercle des comparaisons, on sera revenu au point de départ. Car c'est seulement alors que l'on saura que le français et l'allemand, malgré une physionomie apparemment si différente, appartiennent à une même famille, la famille japhétique.

On en peut dire autant de la comparaison du français et du polonais ou du russe; seulement, au lieu de passer du sanscrit au gothique, on doit suivre une autre route, c'est à-dire aborder l'étude du lithuanien, qui, dans une autre direction, ouvrira la vaste perspective des langues slaves. Grouper ainsi autour du même centre tous les membres d'une même famille, signaler à la fois toutes les variétés qu'ils peuvent fournir, leurs points de ressemblance et les caractères spécifiques que leur ont imprimés des nationalités et des climats différents, c'est là une méthode digne de la science, c'est là l'œuvre d'un vrai linguiste. Et cependant ce n'est pas encore le point de vue le plus élevé auquel puisse atteindre la grammaire comparée.

Dans l'état actuel de nos connaissances il est impossible de rattacher toutes les langues à un centre commun, et nous sommes forcés de reconnaître plusieurs familles autres que la famille japhétique. Au sein de chacune de ces familles nous rencontrons le même genre d'identité et de diversité qui nous frappe dans les idiomes indo européens lorsque nous les examinons avec attention, et chacune d'entre elles fournit matière à des recherches linguistiques également étendues, également importantes. Nous pouvons croire que les langues japhétiques, parlées par les peuples les plus civilisés du globe, représentent d'une manière plus générale et plus vraie la pensée humaine dans toute sa puissance. Mais il sera toujours impossible de nier qu'elles ne représentent pas cette pensée

tout entière et qu'elles ne sauraient épuiser tous les modes dont les races qui peuplent ce globe peuvent se servir pour la manifester. La grammaire comparée doit donc s'imposer une dernière tâche, qui, sans doute, est la plus difficile. Elle doit d'abord classer tous les idiomes de la terre, autant qu'ils lui sont connus, d'après leurs familles; montrer ensuite ce qu'il y a de commun entre toutes ces familles, les points par où elles diffèrent entre elles, la facilité plus ou moins grande qu'elles offrent à la pensée humaine de se manifester avec force et clarté, et faire connaître enfin les variétés de civilisations plus ou moins avancées auxquelles elles semblent avoir donné naissance.

§ 2. — DE L'ENCHAÎNEMENT NATUREL DES SCIENCES ET DU RANG QU'Y OCCUPE LA GRAMMAIRE COMPARÉE.

On a dit avec raison que la grammaire ainsi que la grammaire comparée faisaient partie de la philologie; il importe donc avant tout de définir le rôle du philologue. Est-ce celui qui enseigne les principes des grammaires française, grecque, latine, à la jeunesse des lycées? Est-ce celui qui étudie à fond les auteurs classiques avec les variantes et les leçons nombreuses fournies par les manuscrits plus anciens ou plus récents, en apportant dans cette œuvre la perspicacité et le goût, fruit de lectures laborieuses et de constantes études? Est-ce celui qui s'occupe des langues teutoniques ou celui qui apprend les langues orientales? Est-ce celui qui déchiffre les cunéiformes ou qui dégage de volumes confus et sans nombre les principes et la religion du bouddhisme? Est-ce celui qui examine et dé-

chiffre les inscriptions trouvées sur les anciens monuments de tous les peuples? Est-ce celui qui, à l'aide de ces monuments et de toutes les ressources dont dispose l'érudition moderne, reconstruit la vie privée, publique, politique, religieuse, artistique, des Romains, des Spartiates, des Athéniens, des Arabes, des Juifs, des Egyptiens, etc.? Est-ce celui qui étudie les anciens médecins, jurisconsultes, architectes, dans les textes mêmes? Est-ce celui qui, dans les temps plus rapprochés de nous, choisit un siècle dans l'histoire de la France ou de tout autre pays pour en décrire les événements, pour en peindre les mœurs, les habitudes et la société toute vivante? Le philologue peut être tout cela. Il peut réunir, sinon toutes ces spécialités de science — car la science est infinie, et il n'est donné à aucun homme d'en embrasser même une seule partie complétement — au moins quelques unes parmi celles que nous venons de citer. Ses études peuvent toucher non-seulement à la linguistique, à la littérature, à l'histoire, mais encore aux arts, à la médecine, à la jurisprudence, aux sciences naturelles, etc. Car, en réalité, il n'y a que deux grandes familles de sciences, qui s'appellent et se complètent mutuellement: la *philosophie* qui part des principes fondamentaux de notre raison, et qui des idées passe aux faits, et la *philologie*, science du passé, science des faits, qu'elle s'efforce de connaître et de classer en en dégageant les idées générales. Comme la philologie, la philosophie touche à bien des spécialités; elle comprend non-seulement la philosophie proprement dite, la morale, la théodicée, les premières règles de la politique, le droit naturel, le droit des gens, mais encore les mathématiques pures, qui sont indépendantes des faits, les premières notions de la musique, de l'architecture, de presque tous les arts, et même des sciences naturelles. La philosophie veut

connaître simplement, absolument : γινώσκειν, la philologie veut reconnaître ce qui était connu : ἀναγινώσκειν.

Il est clair, d'après ce qui précède, que toutes les sciences auxquelles nous accordons aujourd'hui ce nom, théologie, jurisprudence, médecine, etc., ont leur côté philologique et leur côté philosophique. Elles sont philologiques lorsque nous suivons et étudions leur développement à travers les siècles ; elles sont philosophiques lorsque nous les faisons dériver des principes immédiats de la nature humaine. C'est ainsi que la philosophie elle-même donne la main à la philologie quand elle s'applique à étudier, à coordonner les différents systèmes qui se sont succédé dans tous les temps, chez tous les peuples, et que la philologie appelle à son secours la philosophie chaque fois qu'elle porte la lumière de la raison dans le désordre de faits incohérents.

Les sciences, qui sont comme la fleur intellectuelle de l'humanité, se développent d'elles-mêmes; d'après un certain ordre. La première, la plus vague, la plus obscure, celle qui renferme les germes de toutes les autres, c'est la *mythologie*. Lorsque la pensée d'un peuple arrive à une certaine clarté, à une certaine indépendance, la mythologie se transforme en *philosophie*. Celle-ci, réduite au dernier degré de l'abstraction, aux notions de quantité et de qualité, touche par la quantité aux *mathématiques*, par la qualité aux *sciences naturelles*. C'est dans ces dernières que la *médecine*, la *chimie*, la *botanique*, etc., trouvent leur place. De même qu'à l'ordre physique répond, dans le monde des idées, l'ordre moral, les *sciences éthiques* répondent aux sciences naturelles, en leur succédant. Car l'esprit de l'homme aperçoit dans les unes et dans les autres quelques analogies et des lois semblables. Ces sciences embrassent la *politique*, qui à son tour comprend l'*éducation*, chez les

anciens du moins; la *jurisprudence*, la connaissance des antiquités et des traditions, par conséquent la *critique* et la *rhétorique*. C'est ainsi que nous sommes amenés à la *science littéraire*, qui n'est autre chose que l'histoire des styles. Elle embrasse comme sciences auxiliaires et secondaires l'*épigraphie* et la *numismatique*.

Mais, de même que les connaissances d'un peuple présentent un système de conceptions et d'idées, sa langue n'est autre chose que la manifestation de ces conceptions par le son articulé; et de même que ces conceptions et ces idées peuvent et doivent changer, la langue se transforme et change aussi. Ce qui est dire en même temps que la grammaire et le dictionnaire d'une langue sont mobiles, et que, si l'on peut dire jusqu'à un certain point qu'ils font naître une certaine culture de l'esprit, d'un autre côté cette culture les accompagne et les transforme à son tour. C'est pourquoi le langage, lui aussi, a son histoire, et l'on comprendra aisément pourquoi nous avons assigné à cette histoire du langage ou *grammaire comparée* le rang le plus élevé parmi les sciences philologiques.

Le langage, sans doute, est aussi ancien que la mythologie, que nous avons placée en tête de la série entière; mais ce langage n'est pas encore la langue formée, maîtresse de toutes ses ressources et de toute sa puissance. Et de même que dans la philosophie aucune partie ne fut traitée plus tardivement que celle qui montre la capacité et les limites de cette raison, à l'aide de laquelle seule on pouvait *philosopher*, de même l'analyse n'aborda qu'en dernier lieu le merveilleux instrument à l'aide duquel l'homme a dompté la matière, institué la société, créé les arts et les lettres, et fondé les sciences. De toutes les recherches philologiques, celles qui concernent l'histoire du langage sont les plus délicates et les plus subtiles. Elles

surprennent la marche de l'esprit humain dans son travail le plus intime et le plus irrésistiblement instinctif. Le langage humain étant donc la manifestation la plus directe de l'esprit humain, la philologie, définie si bien par M. Bœckh « *cognitio cogniti* », découvre cette fois-ci avec certitude les idées générales qui se dégagent de l'ensemble de faits le plus intellectuel et le plus spiritualiste que l'on connaisse. L'étude des catégories grammaticales, l'étude de la naissance, du développement et de la décadence des langues, l'étude de leurs affinités et de leurs divergences a donc bien été appelée Θριγκὸς μαθημάτων φιλολογικῶν, c'est-à-dire le sommet et le faîte des connaissances philologiques.

§ 3. — DU BUT DE LA GRAMMAIRE COMPARÉE ET DE SON UTILITÉ.

La grammaire comparée n'étant pas ce qu'on appelle vulgairement une science appliquée, on ne peut point parler non plus de son utilité directe, immédiate et pratique. Elle peut néanmoins procurer incidemment des avantages assez considérables à ceux qui la cultivent. Lorsqu'on est arrivé à connaître l'organisme d'une série de langues, on parvient plus aisément à les parler et à les posséder, et tout le monde connaît le mot célèbre de Charles-Quint disant « qu'on est autant de fois homme qu'on sait de langues ». Véritable supériorité dans un âge où les rapports de l'industrie et du commerce, centuplés par les chemins de fer et le télégraphe électrique, tendent à rapprocher de plus en plus toutes les nations et à faire de l'humanité une seule famille !

Depuis longtemps la religion nous a appris que tous les

êtres humains qui peuplent ce globe sont frères. Les sciences naturelles ne sont pas opposées à cette donnée que la grammaire comparée n'a malheureusement pas encore réussi à établir d'une manière scientifique. Au moins, la philologie moderne rappelle-t-elle les races humaines à la conscience d'elles-mêmes, et arrive-t-elle à des résultats qui ressemblent parfois à ceux de l'ancienne comédie, où le héros de la pièce reconnaît souvent en dernier lieu, dans la personne qu'il aimait, haïssait ou méprisait, comme on aime, hait ou méprise une personne étrangère, une fille, une sœur, une parente perdue. De toutes les peuplades que nous trouvons à l'origine des temps, les Sémites seuls paraissent avoir eu une certaine notion du lien qui les unissait; encore cette notion n'eut-elle rien de précis et encore moins de scientifique. Mais les Grecs ne se doutèrent nullement que ces Perses contre lesquels ils soutinrent une lutte si longue et si héroïque avaient habité jadis avec eux le même sol. Et lorsque Alexandre, pour venger d'antiques injures, pousse ses conquêtes jusqu'à l'Inde, ne dirait-on pas que la main invisible de la destinée le conduit à visiter la patrie primitive de son peuple? Mais en réalité, cette patrie primitive ne nous est connue d'une manière certaine que depuis soixante ans. Depuis soixante ans seulement nous savons qu'il y a une race indo-européenne; que Grecs, Latins, Allemands, Slaves, ont vécu ensemble, avant un temps immémorial, sur la même terre, sous l'empire, nous ne dirons pas des mêmes lois, mais des mêmes usages, des mêmes traditions, et ont parlé la même langue. C'est de cette race que sont sortis une série de penseurs qui, non contents d'avoir découvert l'arbre généalogique de leurs propres ancêtres, ont recherché les origines et retrouvé les rapports qui unissaient entre eux les peuples appartenant à d'autres races, moins éclai-

rés encore sur eux-mêmes et sur leur histoire que ne pouvaient l'être, il y a un siècle, les peuples japhétiques. Ce sont eux qui nous ont fait connaître la parenté des Lapons, des Finnois, des Hongrois, et celle de tous les trois avec les Turcs et les Tatares. Ce sont eux encore qui s'efforcent tous les jours de grouper autour de centres de moins en moins nombreux la foule des idiomes africains et américains. Là ne se borne pourtant pas l'utilité de certaines études grammaticales et philologiques. Tous les conquérants avaient passé insensibles devant les monuments de l'antique Egypte, dont ils ne purent ou ne voulurent déchiffrer les hiéroglyphes. Les races se sont succédé dans la vallée fertile de la Mésopotamie, animées, dirait-on, de la seule rage de destruction, et peu soucieuses de connaître les arts et le génie de leurs prédécesseurs. Alexandre, lorsqu'à Persépolis il monta les degrés qui le conduisirent au sommet de la pyramide fameuse où étaient déposés les restes mortels du fondateur du grand empire perse, se fit expliquer par les mages l'inscription célèbre placée sur le fronton du monument. Le sens s'en était perdu dans les siècles de barbarie qui suivirent. Ce sont des philologues sagaces et pénétrants qui de nos jours ont pu vérifier ces mots d'une fierté simple : « Je suis Cyrus, le roi, Achéménide (1). » Ce sont eux qui ont retrouvé, grâce à leur connaissance du sanscrit et du zend, la langue entièrement perdue des anciens Perses dans des inscriptions tracées en caractères cunéiformes et illisibles jusqu'à présent. Ce sont eux qui promettent de nous faire connaître l'idiome des anciens Assyriens comme d'autres nous ont déjà révélé les secrets mystérieux de l'empire des Pharaons, devenus plus obscurs encore pour les descendants mêmes des anciens ha-

(1) Inscription du roi Cyrus à *Mourghâb* : *Adam Kurus khsâyathiya Hakhâmanisiya*.

bitants du pays. C'est ainsi que, grâce aux lumières de la grammaire comparée et de la philologie moderne, les premiers âges de notre race se dégagent de la nuit où ils étaient enveloppés, et que leur histoire, mieux connue, vient ajouter une autorité de plus aux traditions sacrées de la Bible, tantôt en les constatant simplement, tantôt en les rectifiant ou en les complétant. C'est grâce toujours aux mêmes lumières que nous pouvons suivre les migrations des Celtes, des Germains, des Pélasges de l'extrême Orient vers l'Occident. Le vocabulaire plus ou moins complet de ces peuples, les formes grammaticales plus ou moins développées de leurs langues, de certaines expressions qui leur manquent au début de leur marche et qu'ils créent plus tard ou qu'ils empruntent aux races au milieu desquelles ils s'établissent — comme les Osques et les Ombriens ont en commun avec tous les Japhétides les termes de la navigation et de la vie pastorale, mais nullement ceux de l'agriculture — nous font connaître les phases successives de civilisation qu'ils ont traversées, et nous apprennent quelque chose, sinon sur leur histoire, au moins sur leurs mœurs, leurs institutions et leur religion. Ajoutez aux grands résultats produits par les efforts de cette science nouvelle la jouissance qu'elle nous procure en nous faisant assister aux opérations les plus secrètes de l'esprit humain et aux premiers bégaiements de notre race au berceau, en nous faisant vivre ainsi de la vie de nos premiers pères comme nous vivons de la vie de nos contemporains, et en faisant naître en nous une notion juste du grand développement humanitaire, vous aurez une idée du rôle important joué dans les sciences par la grammaire comparée. Ce sera peut-être encore peu de chose aux yeux de tous ceux qui ne prisent les sciences qu'autant qu'elles sont d'un rapport sûr et donnent le

bien-être, et qui ont pour maxime celle de Hobbes : *Science is power*. Mais il y a puissance et puissance, et le but le plus élevé de la science, de l'aveu d'Aristote même, n'est-il pas de connaître ?

§ 4. — ORIGINES DU LANGAGE. — MONOSYLLABISME.

Le moment où sous l'œil de Dieu les premiers hommes se communiquèrent pour la première fois leurs pensées par le langage a dû être singulièrement solennel. Il décida de l'avenir de la race. On ne peut pas se figurer l'homme privé de cette noble et royale faculté qui, en développant sa raison, l'élève au-dessus de toutes les autres créatures qui habitent ce globe. Dieu en voulant l'homme le voulut intelligent. C'est pourquoi nous pensons que l'homme parla tout d'abord, nécessairement poussé par un instinct naturel et en s'aidant des organes que la divine Providence avait mis à son usage. Nous n'admettons donc pas que la langue ait été communiquée à l'homme par une révélation nouvelle et particulière : nous pensons que le miracle de sa création comprend aussi celui de la manifestation de sa pensée. Ce n'est pas à nous de chercher ici à éclaircir le mystère qui enveloppe les origines de notre race, et nous doutons que la science parvienne jamais à le pénétrer. Il est certain que l'on pourra difficilement décider un procès dont il sera de toute impossibilité, même dans les âges à venir, de rassembler les titres avec leurs pièces justificatives. Il n'est certes pas défendu à l'homme d'aborder cette question redoutable, et la résoudre ne serait pas, à nos yeux, porter atteinte à la dignité du Créateur. La Divinité n'est pas jalouse des faibles efforts tentés par l'esprit humain, et on dirait qu'elle aime plutôt à en être

cherchée et devinée. Quelque loin que nous reculions l'horizon de notre savoir, il sera nécessairement borné, et il n'y a aucun danger que le fini sonde jamais ou mesure les abîmes de l'infini. Aussi, comme a dit Bacon avec vérité : « Si un peu de science éloigne l'homme de la foi, une science profonde et mûre l'y ramène. »

Si nous n'avons pas de données sur l'origine de notre race, il faut ajouter que nous ne savons rien de certain sur les commencements du langage. Assurément il nous sera impossible de les présenter tels qu'ils étaient ; mais, grâce à des recherches opiniâtres et à une analyse persévérante, on est arrivé à découvrir quelques points fixes que l'on peut considérer comme étant désormais des faits acquis à la science. Supposer que nos premiers pères aient conjugué d'inspiration et avec un touchant accord : *tutâmi*, *tutási*, *tutáti*, ou décliné λέων, λέοντος, λέοντι, etc., c'est à coup sûr leur faire un très grand honneur, et ce serait admettre précisément un miracle là où nous ne cherchons à trouver que le jeu naturel de nos organes et de nos facultés. Le langage primitif a dû être à la fois extrêmement simple et extrêmement varié : simple, parce que la langue ne s'était pas habituée à prononcer ni l'oreille à entendre ces sons et ces mots sans nombre qui constituent l'ensemble d'un idiome ; varié, parce que les sensations et les impressions des premiers hommes étaient extrêmement mobiles, et que les objets qui les causaient n'étaient pas nécessairement et toujours désignés de la même manière. Il est très probable, pour ne pas dire sûr, que les premiers sons du langage étaient des *monosyllabes*, diversifiés par l'accent et soutenus par le geste ; et, dans ces monosyllabes, nous reconnaissons précisément ces éléments rudimentaires du langage que nos grammairiens appellent ses racines. Nous avons trois ordres de preuves

pour démontrer le fait important que nous avançons : 1° preuves tirées du raisonnement *a priori*, 2° preuves empruntées à l'induction scientifique, et 3° preuves résultant de faits existant encore et et qui n'ont jamais cessé d'exister depuis la création.

On a longtemps nié que les premiers hommes se soient servis dans leur langage de ces racines que nous ne rencontrons plus nulle part à l'état simple dans les idiomes les plus connus du globe. Et ceux qui placent le synthétisme à l'origine des choses semblent avoir raison lorsqu'ils affirment que ces racines n'avaient pas le caractère de fixité et d'immobilité que nous leur trouvons aujourd'hui dans nos glossaires. Mais il n'en est pas moins vrai que, si ces premiers sons, résultant chacun d'une seule émission de la voix, contenaient déjà en germe l'organisme d'un langage compliqué et complet, ici, comme partout, le simple a dû précéder le composé. On ne comprendrait pas que nos premiers pères, peu familiarisés avec l'usage du discours, eussent employé deux sons ou deux syllabes à désigner une impression forte et essentiellement une, et il paraît certain que, lorsqu'il s'agissait pour eux de rendre deux impressions, ils eurent recours à deux sons différents. La nature fait bien ce qu'elle fait, et les premiers hommes, étant plus rapprochés de ses primitives inspirations, durent calquer merveilleusement dans les premiers sons qu'ils rendaient l'image vivante des objets qui les entouraient et qui exerçaient leurs jeunes sens. Comme dans la nature, il y avait dans ce langage à la fois simplicité et abondance, et malgré cette abondance, nulle superfluité. Il ne faut donc pas croire que nos premiers pères aient beaucoup cherché, hésité, tâtonné, car chez eux l'impression provoquait l'expression avec la

même rapidité que le choc de deux nuages électriques produit l'éclat de la foudre.

Si donc notre raison nous conduit, *a priori*, au monosyllabisme comme caractère principal du langage primitif, l'étude approfondie des langues confirme sur tous les points cet aperçu de la grammaire générale. Les Indous, qui sont les plus anciens grammairiens du monde, savaient déjà que leur magnifique et riche idiome s'était formé par la réunion et la combinaison multiples de rudiments monosyllabiques, et la philologie moderne n'a pu que vérifier et constater ce fait. Nous savons donc aujourd'hui, de science certaine, que les mots primitifs de toutes les langues indo-européennes étaient monosyllabiques. Du reste, un seul coup d'œil jeté sur une liste de racines sanscrites dissiperait jusqu'au moindre doute.

Il est vrai que la constitution des racines hébraïques et de celles des langues sémitiques en général semble contredire la doctrine que nous défendons. Ces racines, comme tout le monde le sait, renferment généralement trois consonnes et sont formées de deux syllabes; mais il n'est pas bien difficile de prouver qu'une de ces deux syllabes, quelquefois la première, le plus souvent la seconde, est d'une origine plus récente, et qu'elle ne fait que spécialiser, que nuancer la signification trop vague de la syllabe radicale. Nous trouvons dans la grande grammaire de Gésénius trois séries de faits qui tendent à établir que les racines sémitiques, comme celles de notre langue, ont été formées, à l'origine, de monosyllabes. Nous les reproduisons ici :

1° Un très grand nombre de racines contenant apparemment les trois consonnes exigées par l'esprit systématique des grammairiens n'en comptent évidemment que

deux d'essentielles, puisque quelquefois la troisième n'est que la seconde répétée, et que d'autres fois on n'a obtenu la troisième lettre qu'en ajoutant un *aleph*, un *yod* ou un *vav*, au milieu ou à la fin de la racine, ou en la faisant précéder de la consonne *noun*. Il en est ainsi dans : יָטַב (*yâtab*) et טוֹב (*tôb*), qui signifient *être bon;* נָפַח (*nâphahh*) et פּוּחַ (*poûahh*), *souffler;* דָּכָה (*dâhhâh*), דָּכָא (*dâhha*), דּוּךְ (*doûhh*), דָּכַךְ(*dâhhâhh*), heurter, frapper; נָדָה (*nâdâh*), נָדַד (*nâdad*), נוּד (*noûd*), fuir, qui n'ont en réalité que deux consonnes radicales : טב (*tab*), דך (*dahh*), נד (*nad*), auxquelles on en a ajouté une troisième dans l'intérêt d'une uniformité systématique.

2° Il existe parmi les noms primitifs un nombre considérable de véritables monosyllabes, et ce sont eux précisément qui désignent les notions les plus simples et les besoins les plus pressants de la vie : אָב (*âb*), père; אֵם (*êm*), mère; אָח (*âhh*), frère; הַר (*har*), montagne; עִיר (*'ir*), ville; יוֹם (*yôm*), jour; יָד (*yâd*), la main; דָּם (*dâm*), le sang; סוּס (*soûs*), le cheval, etc. Les grammairiens ont imaginé, il est vrai, de faire venir אָב (*âb*), père, d'une racine אָבָא (*âbâ*) ou אָבַב (*âbab*); mais ces étymologies sont absolument illusoires et inventées seulement pour le besoin de la circonstance. Du reste, il y a aussi nombre de bissyllabes réductibles à une forme monosyllabique, si l'on a soin d'en détacher la première, qui n'est autre qu'une espèce d'ἄλφα προσθετικόν. Par exemple : אָדָם (*âdâm*), qui veut dire l'homme et rouge, est évidemment formé de דָּם, le sang. Dans ce mot l'homme a reçu son nom de la couleur de son visage. Comparez ἄνθρωπος, de ἀνθηρός, semblable à une fleur, et ὤψ, visage (1). —

(1) Etymologie ingénieuse fournie par M. *Pott.*

אֶלֶף (*eleph*), le bœuf, probablement d'une racine לֵף, לָפָא, enrouler, recourber (la racine bissyllabique לָפַד (*laphad*) existe encore en hébreu). — אַרְבַּע (*arba'*), quatre, dont la racine première est רב, beaucoup, être nombreux.

3° Enfin, il y a des séries de racines qui n'ont en commun que les deux premières consonnes et dont le sens est presque le même, quoiqu'elles diffèrent par la troisième. C'est ainsi que les verbes לעע (*la'a'*), לעב (*la'ab*), לעט (*la'at*), לעם (*la'am*), לעף (*la'aph*), לעץ (*la'ats*), לעק (*la'ak*), ont dans les différents dialectes la signification de lécher et d'avaler; — גבע (*gaba'*), גבן (*gaban*), גבח (*gabahh*), גבב (*gabab*), celle de rehausser et de voûter; — דחק (*dahhak*), דחף (*dahhaph*), דחח (*dahhahh*), דחה (*dahhah*), celle de pousser et de serrer de près; — פצץ (*phatsats*), פצע (*phatsa'*), פצם (*phatsam*), פצח (*phatsahh*), פצה (*phatsah*), celle de briser et de fendre, etc. Nul doute que ces observations ne soient applicables à tous les mots primitifs des langues sémitiques. On a découvert d'autres séries de verbes que celles citées par Gésénius, et on s'est essayé depuis à la tâche difficile de réduire le glossaire des bissyllabes à une liste de racines monosyllabiques; seulement ces tentatives n'ont pas encore été couronnées d'un plein succès : car, dans de certains cas, c'est presque échouer que de trop réussir.

On a cru pareillement pendant longtemps que le malais, le tagal, le tongue et l'idiome de la Nouvelle-Zélande, avaient pour racines surtout des bissyllabes. M. Guillaume de Humboldt a (1) démontré par l'analyse d'une foule d'exemples qu'ici encore les bissyllabes pouvaient être ramenés à des racines monosyllabiques. Ce même

(1) *Introduction à l'étude de la langue kavi*, pages 398 et suivantes.

monosyllabisme primitif se distingue également dans le copte et dans une foule d'autres idiomes africains. Il ne peut donc plus s'élever de doutes que sur les origines des langues américaines, appelées langues polysynthétiques, à cause du système d'enchevêtrement, dit d'*incapsulation*, qui y prédomine. On sait que ces langues absorbent la phrase, c'est-à-dire le sujet, le verbe et tous les régimes, dans un seul mot. Il n'en est pas moins probable qu'elles eurent à une époque primordiale un caractère monosyllabique. Ce qui paraît le prouver, c'est qu'au milieu de quatre cents idiomes dont le système grammatical, — mais non pas le vocabulaire, — est identique, et tel que nous l'avons indiqué plus haut, se trouvent, à peu près sans transition, des dialectes isolés dont la construction rappelle la la simplicité du chinois. Nous citerons le *guarani*, le *poconchi* et surtout l'*othomi* (1). Ce qui paraît le prouver encore, c'est que G. de Humboldt, dans son excellent traité sur la langue basque, dont la structure grammaticale se rapproche, comme l'on sait, extraordinairement de celle des langues américaines, a prouvé par une foule d'exemples que la plupart des mots les plus longs pouvaient se décomposer et se réduire à des éléments primitifs très simples (2). Ainsi, dans l'Amérique, comme dans l'Inde et dans l'Arabie, les premiers débuts du langage humain ont dû se ressembler. Mais ce qui donne aux résultats de ces recherches scientifiques le caractère de l'évidence, c'est que nous voyons subsister encore une série de langues qui, semblables à des fossiles, ont conservé à travers les changements du temps l'empreinte du travail primordial de la pensée humaine. Nous avons déjà cité

(1) *Mithrid.*, III, p. 430 ; III b, p. 4 et suiv.
(2) *Mithrid.*, IV, p. 308, 313, 314.

quelques dialectes américains, mais c'est le chinois qui nous offre le modèle le plus frappant et pour ainsi dire le plus parfait du monosyllabisme.

On comprend bien qu'il y a 6000 ans les parties du discours, les distinctions de genre, de nombre, de mode, etc., n'aient pas existé ; mais ce qui peut paraître le plus étonnant, c'est que, *encore aujourd'hui*, rien de semblable n'existe dans la langue chinoise. Pour y indiquer le pluriel, par exemple, on répète le mot ou bien on y ajoute des termes comme *beaucoup* ou *autre*. Ainsi on dira *arbre arbre* pour dire des arbres, *moi autre* ou *moi beaucoup* pour dire nous, etc. Le commencement de l'oraison dominicale : Notre père qui es au ciel, prend en chinois la forme que voici : *Etre ciel moi autre* (notre) *père qui* (1). Est-ce qu'en Europe un enfant âgé de trois ans parlerait bien différemment ? Le même monosyllabe sert à exprimer une foule d'idées indiquées uniquement par le changement de l'accent. Ainsi *tschoun* signifie : maître, cochon, cuisine, colonne, libéral, préparer, vieille femme, briser, propice, peu, humecter, esclave, prisonnier (2).

On trouve des faits analogues dans les langues des Mantschous, des habitants de Taïti et des îles de la Société. L'état de toutes ces langues est rudimentaire sous le double rapport du son et de la pensée. C'est ainsi que le Mantschou ne peut pas prononcer deux consonnes de suite et d'une seule émission de la voix, mais les sépare par une voyelle. La même chose arrive au Chinois, dont tous les mots commencent par une consonne simple et se terminent par une voyelle ou par une nasale. Le Chinois ne peut pas prononccr le *r*, il le remplace ordinairement par

(1) *Mithrid.*, I, p. 18.
(2) *Mithrid.*, I, p. 42.

un *l*, et c'est conformément à tous ces principes à la fois que, voulant prononcer à sa façon le mot de *Christus*, il dira, en articulant chaque syllabe comme un mot séparé : *Ki li su tu su.*

§ 5. — QUELQUES AUTRES CARACTÈRES DES LANGUES PRIMITIVES.

A côté de cette pauvreté de sons nous trouvons dans les langues primitives quelquefois une richesse de formes et d'expressions qui ne semble accuser qu'une impuissance bien grande de la pensée. Dans ces mêmes îles de la Société on se sert d'un autre terme pour la queue d'un chien, d'un autre pour celle d'un oiseau, et d'un autre encore pour celle d'un poisson. L'idée « queue » prise en général ne s'est pas encore dégagée dans l'esprit de ce peuple de la représentation des objets auxquels elle appartient. De même les Mohicans ne possèdent pas de verbe qui signifie *couper;* mais ils en ont, et de fort différents par leur forme extérieure, pour dire : *couper du bois, couper des habits, couper la tête, le bras,* etc. (1). Nous rencontrons une variété d'un autre ordre dans les langues celtiques et indo-européennes à leur origine. Dans les premières il y a un très grand nombre de verbes qui signifient : *germer, verdir, fleurir, se développer ;* dans les autres, dans le sanscrit, par exemple, le nombre de ceux qui indiquent le mouvement dans l'espace (*aller*) et le mouvement dans la pensée (*dire, parler*) est extrêmement considérable. La langue, dans le progrès des siècles, a abandonné la plupart de ces formes. Les distinguait-elle toutes au commencement par des nuances d'idées? Peut-

(1) *Mithrid.*, III b, p. 325.

être que non ; mais, dans celles qu'elle conserva, il est impossible de ne pas reconnaître qu'elles ont dû leur conservation à une légère modification du sens. Ainsi ἕρπω, en grec, veut dire simplement *aller*, et cependant, dans τὰ ἕρποντα (*serpere*, *serpens*), c'est la signification *ramper* qui a pris le dessus. Στείχω se rattache évidemment à une racine qui, dans la famille indo-européenne, signifie *marcher*, *s'avancer*; mais, dans l'allemand *steigen*, elle a pris la valeur plus spéciale de *monter*. Toute abondance de formes qui ne sert pas l'idée est retranchée à la longue comme superflue par le génie de la langue. Ainsi le nombre des racines va toujours en diminuant : il est de 2,000 en sanscrit, il n'atteint plus que le chiffre de 600 en gothique, 250 suffisent à la langue allemande moderne pour former ses 80,000 mots. On le voit, les langues primitives reposent sur une base extrêmement large ; mais il n'y a que des soubassements, l'édifice n'existe pas encore. Plus tard la base se rétrécit, et, à l'aide de ce système de *génération*, qui s'appelle en grammaire *composition* et *dérivation*, la pyramide s'élève rapidement jusqu'aux cieux, ce qui revient à dire en d'autres termes que pour les premiers hommes tous les mots avaient une égale valeur et se trouvaient pour ainsi dire sur le même plan. Il s'agissait de se faire comprendre d'une manière quelconque ; mais on ne distinguait pas le substantif du verbe, l'adjectif du pronom ; on ne songeait qu'à peindre une image qui avait saisi l'esprit, une notion vague ou une impression forte. Ceci nous explique pourquoi les langues primitives, avec des matériaux immenses, ne sont souvent arrivées qu'à des productions philosophiques, et mêmes littéraires, médiocres, et pourquoi des langues plus mûres et déjà appauvries ont fourni quelquefois des résultats étonnants. C'est que dans les premières les mots n'avaient pas en-

core été suffisamment rangés, classés, subordonnés les uns aux autres, par cette faculté inhérente à l'esprit humain, la *généralisation*, faculté à laquelle il faut rapporter le développement de toute langue un peu complète.

§ 6. — DÉVELOPPEMENT DES LANGUES NORMALES.

I. Langues indo-européennes.

Pour généraliser les idées, la langue doit naturellement les comparer, les peser mutuellement, et, en premier lieu, les juxtaposer. La *juxtaposition* est le procédé à l'aide duquel tout le système d'une langue se développe, comme le vaste enchaînement des sciences mathématique part du principe de l'identité et de la non-identité, de l'égalité et de l'inégalité. Elle est accompagnée de l'*attraction*, qui réunit extérieurement, à l'aide de l'*enclise* (1), les mots qui, par leur sens, se rapprochent les uns des autres. De la juxtaposition il n'y a qu'un pas à la *composition*. Par exemple : *jusjurandum*, *respublica*, *præire*. Son signe extérieur est un *accent unique*, qui confond les deux mots en un seul. Toutefois, elle ne saurait être complète que lorsque les éléments qui constituent le nouveau mot se sont modifiés dans la fusion. Par exemple : *parricida*, *armiger*, *imberbis*, etc. Un *dérivé* n'est qu'un composé dont la dernière partie est devenue terminaison, c'est-à-dire a

(1) Phénomène qui joue un rôle considérable dans l'accentuation grecque, à laquelle nous renvoyons pour de plus amples détails.

Toutefois, il y a aussi des enclitiques en sanscrit, en latin, dans l'ancien allemand, etc.

pris un sens tellement abstrait qu'elle ne semble plus rien signifier par elle-même et qu'elle sert désormais à former des séries de mots. Par exemple : γεροντικός (γέρων, εἴκω), οἰνηρός (οἶνος et αρι, ερι, être le premier), *agrestis* (*ager* et *stare*?), *amasco* (*ama-re* et *esco*, *ero*), *candelabrum* (*candela*, et la racine *bhri*, φέρω), etc., etc. Enfin, on ne considère plus comme dérivés, mais bien comme mots simples, des substantifs et des verbes, qui, outre leur *thème*, ne contiennent plus que les désinences indiquant le cas, la personne, le nombre, le temps, le mode, etc., etc. Et pourtant ces désinences étaient un jour, à coup sûr, des mots indépendants. La philologie moderne a reconnu que conjuguer n'était autre chose que réunir les pronoms personnels à la racine, et que primitivement on avait dû dire : *donner moi*, *donner toi*, *donner nous*, etc. Des formes comme δίδω-μι, δίδω-ς, δίδω-τι, sont d'une origine relativement plus récente. Les temps et les modes étaient le résultat de l'adjonction des verbes auxiliaires *i*, aller ; θε (θην), mettre ; *bhu*, *as*, être. Le passif se forma dans plusieurs langues par l'agglutination du pronom réfléchi *r*, *se* (*laudo-r*, *laudo-se*). La déclinaison n'était que la fusion du thème du nom avec des pronoms et des prépositions. L'*s* du nominatif est le reste du pronom démonstratif *sa* (en scr.) ; l'*i* du datif, probablement la mutilation de la préposition ιν, εν, etc. Nous sommes bien loin de connaître avec certitude l'origine de toutes les désinences qui indiquent la flexion ; mais les langues analytiques peuvent nous guider dans nos recherches. *Of the father* (angl.) signifie proprement *éloigné du père* : car *of* et *off* (loin de) sont identiques. *To the father*, *tendance le père* : car *to* est identique à *zu* (allem.), qui vient du verbe allemand *ziehen*, tirer, tendre. Toutes les racines sont d'origine verbale ou pronominale, quand elles ne sont pas l'un et l'autre à la fois ; et les formes souvent

si écourtées des particules, prépositions et adverbes, qui en descendent, s'expliquent par l'effort qu'a fait la langue de les adapter au sens plus général qu'elle vient de leur donner, à la place moins large qu'elles tiennent dans la phrase. Ainsi, νυ, νυν, viennent de νῦν, maintenant, et celui-ci probablement de νέον, nouveau (racine νε, venir); μέν et δέ, de μόνον et δύο, premièrement, deuxièmement; en allemand,[1] *ich auch*, moi aussi, serait littéralement *moi augmentation* : car la racine *auch*, *aug*, signifie augmenter.

Le travail de généralisation que poursuit la langue ne s'arrête pas là. Nous le retrouvons dans la phrase même, où les exemples les plus frappants nous sont offerts par l'accusatif avec l'infinitif, et l'ablatif absolu en latin. En grec, tous les cas, comme on sait, peuvent se construire d'une manière absolue. Les nombreux genres d'attraction que présente la syntaxe de cette dernière langue nous fournissent de nouvelles preuves de cette théorie. Mais, en y regardant de près, on se convainc que la même règle éclate partout et constamment, dans la phrase la plus simple comme dans la période : car les mots : *caju-s*, *es-t*, *stultu-s*, ne signifient proprement que *caju-lui*, *être-lui*, *sot-lui*. La désinence, dans tous les cas, est comme le dénominateur; elle réunit sous elle les éléments qui, additionnés les uns aux autres, constituent ce que nous appelons une phrase.

C'est ainsi que le langage humain, composé au début de sons rudes, informes, sans rapport mutuel, est arrivé, dans les langues indo-européennes, à ce merveilleux enchaînement de formes, à cette organisation vivante, qui calque la marche rapide de la pensée de ces races si jeunes, et nous offre un système d'images et d'idées qui répond au système social dans les états primitifs également for-

més par l'instinct. Ce qui domine assurément dans les langues dont nous venons de parler, c'est le besoin d'exprimer chaque nouvelle nuance de la pensée par une forme adéquate. Aussi peut-on reconnaître dans des mots soi-disant simples deux ou trois racines et quelquefois davantage. Toutefois, on ne saurait nier que la langue, pour exprimer de certaines modifications de la pensée, n'ait parfois recours à une méthode que j'appellerai *symbolique* ou *virtuelle*, comme lorsque le genre féminin est habituellement indiqué par un *i* ou un *a* longs, ou la dérivation interne par l'allongement et la modification de la voyelle radicale (1).

L'allongement se rencontre fréquemment en sanscrit. Il consiste dans l'insertion d'un *a* bref, *guna*, ou d'un *a* long, *wriddhi*. Par exemple : *Kunti*, nom propre ; *Kaunteja*, descendant de *Kunti*. Il joue un rôle très marqué dans la conjugaison ; par exemple : racine *bhuj'* (fléchir), parfait, *bubbôj'a* = *bubh* + *a* + *uj'a* ; racine *bhid* (fendre), parfait *bibhêda* = *bibh* + *a* + *ida*. Mais elle ne peut avoir lieu que lorsque les désinences sont faibles (2) ; dès qu'elles sont fortes, le *guna* disparaît de nouveau, par exemple, dans la première personne pluriel : *bubhuj'ima*, *bibhidima*. Dans le seul cas où le redoublement est supprimé, il se produit dans la conjugaison sanscrite un phénomène analogue à celui de la déflexion allemande (*Ablaut*). Ainsi, de *tan* (étendre) vient le parfait *tatana* (grec τέτονα), seconde personne *tatantha* ou *tênitha* pour *tatanitha* ; de même *tênima* pour *tatanima*, *tênus* pour *tatanus*. Mais ce fait est tellement isolé qu'il est prudent d'attribuer au *guna* d'abord plutôt une

(1) Benloew, *Accentuation des langues indo-européennes*, p. 2.

(2) Voyez Henri Weil et Louis Benloew, *Théorie générale de l'accentuation latine*, p. 365, 366 et suiv.

valeur phonétique, quoique dans *bhôdhami* (je sais), *abhavat* (il était), il semble exprimer la durée, notion que ne renferment pas les formes plus légères : *abhhudham* (je sus), *abhut* (il fut). Nous prouverons ailleurs que le sens intime du *guna* est celui de l'affirmation, et qu'il sert à appeler l'attention sur la syllabe qu'il renforce.

La modification de la voyelle radicale a déjà une portée tout autre dans les langues classiques proprement dites. Elle s'y étend à un grand nombre de formes grammaticales; nous citons seulement : τροχός de τρέχω, πόσις de πίνω, πομπή de πέμπω, ὁλκός de ἕλκω; lat. *pulsus* de *pello*, *fors* de *fero*, *toga* de *tego*, *mons* de *mineo*. Dans ces mots évidemment il ne saurait être question de l'insertion de telle ou telle voyelle déterminée; l'essence même, la qualité, et, pour ainsi dire, la couleur de la voyelle radicale, est changée complétement. Ce changement n'a lieu, bien entendu, que dans les verbes primitifs; c'est là qu'il acquiert des proportions considérables, surtout dans les langues teutoniques. La conjugaison des verbes forts et le système de la dérivation en grande partie sont dominés en allemand par la *déflexion* (1) : *Ich binde* (je lie); *ich band* (je liais); *gebunden* (lié); substant. *die binde* (fr. la bande); *der band* (le volume); *der bund* (l'alliance); — *ich helfe* (j'aide); *ich half* (j'aidais); *geholfen* (aidé); subst. *hülfe* (le secours), etc. La puissance de ce principe a donc augmenté considérablement du sanscrit au grec et au latin, et du grec et du latin à l'allemand; et, en y regardant de près, on se convainc qu'elle a gagné tout le terrain que la flexion a

(1) C'est ainsi que nous appellerons désormais, d'après le précédent des Grimm, dans un intérêt de concision, la modification de la voyelle radicale : car *déflexion* est la traduction littérale de l'allemand *Ablaut*.

perdu. En effet, à mesure que les désinences s'affaiblissent et se perdent, le génie de la langue, dans une vue réparatrice, en remplaçant l'expansion des formes par une intention virtuelle, donne asile à la flexion dans le cœur même du mot. Dans la déclinaison, la langue s'est servie pareillement d'un procédé qui à l'origine n'avait qu'un caractère phonétique pour remplacer les désinences de la flexion : nous voulons parler de l'adoucissement. Ainsi le pluriel de *vater*, père, se disait autrefois *vätere*, et l'*e* de la terminaison seul indiquait le nombre; et c'est cet *e*, ancien *i*, qui était venu troubler le son pur de l'*a* de la première syllabe. Aujourd'hui que l'*e* de la désinence est tombé, l'adoucissement seul indique le pluriel.

Mais, quelque considérable que soit la place qu'occupe dans les langues indo-européennes le principe que nous venons de décrire, il ne semble pas leur être inhérent ni découler nécessairement de leur nature. Il y a pris une naissance tardive, et il semble s'être développé parallèlement aux habitudes de réflexion instinctive et d'analyse énergique qui caractérisent les races qui mûrissent et qui ont toujours distingué particulièrement les races germaniques. Dans l'organisation des langues japhétiques, la modification de la voyelle radicale ne tient donc que le second rang; le premier est occupé par le principe de la composition, amenée elle-même par la puissance attractive qui entraînait les racines-molécules du langage les unes vers les autres pour les combiner et pour les unir.

II. Langues sémitiques.

C'est juste l'inverse de ce que nous venons de voir qui se passe dans les langues sémitiques. Le principe de la composition s'y fait très faiblement sentir; le principe de

la *déflexion* est celui de leur vie même et de leur développement. Nous avons déjà vu que ces langues, comme toutes les autres, ont dû débuter par le monosyllabisme; mais, au lieu de contracter l'habitude de réunir plusieurs de ces atomes monosyllabiques, pour créer avec leur aide des mots organisés, les anciens Sémites ne sortirent pas des bornes des racines primitives. Celles-ci, en se diversifiant et en se nuançant, s'adjoignirent la troisième consonne dont il a été question plus haut, et eurent ainsi une espèce de croissance organique et naturelle, indépendante de tout élément étranger. Ces troisièmes consonnes qui servirent à spécialiser le sens trop vague des racines n'eurent certes pas une signification nette et précise. On ne peut cependant pas affirmer que leur adjonction ait été l'œuvre du caprice; nous y rencontrons les premières traces de cette tendance du génie sémitique à exprimer par des modifications insensibles, et d'une manière tout à fait inadéquate, des modifications profondes de la pensée. Comparons les racines :

פָּרָא (*pâra*), porter, être porté, inciter, pousser, hâter.
פָּרָה (*pârah*), porter, engendrer.
פָּרַד (*pârad*), étendre, répandre, fuir, séparer.
פָּרַז (*pârads*), séparer, décider.
פָּרַח (*pârahh*), s'élancer, bourgeonner, fleurir.
פָּרַט (*pârat*), semer, dissiper, répandre.
פָּרַךְ (*pârahh*), briser, comprimer, séparer.
פָּרַם (*pâram*), déchirer.
פָּרַס (*pâras*), briser, séparer, fendre.
פָּרַע (*pâra'*), affranchir, lâcher, découvrir.
פָּרַץ (*pârats*), abattre, arracher, envahir.
פָּרַק (*pârak*), démolir, abattre, déchirer, affranchir.

פָּרַר (*pârar*), briser, rendre vain, infructueux; anéantir.
פָּרַשׂ (*pâras*), briser, morceler, étendre, dissiper.
פָּרַשׁ (*pârach*), séparer, discerner, déclarer, définir (piquer, blesser), etc., etc.

La forme commune à toutes ces racines bissyllabiques est le thème primordial פר (*par*), qui signifie : se mouvoir avec violence. Cette signification, nous la retrouverons dans toutes ; mais nul ne pourra dire pourquoi פר (*par*) augmenté de ח (*hh*) veut dire bourgeonner, fleurir ; de שׁ (*sh*), définir, indiquer, déclarer ; de ע (*ajin*), affranchir, lâcher, et ainsi de suite. Nous rappelons au surplus qu'un fait semblable se produit dans les langues indo-européennes, au chapitre de la dérivation, où des verbes tels que *lovo*, *luo*, *pluo*, *fleo*, πλέω, etc., peuvent être considérés comme des variations d'une seule racine primitive.

La racine hébraïque, s'étant ainsi complétée et présentant désormais deux syllabes, exprime en même temps la troisième personne singulière prétérit du genre de verbes le plus simple, *kal*. Adoptons le verbe *kâtal* (tuer) pour paradigme en usage, et passons en revue les autres genres dont s'est servi le peuple hébreu. Il y en a huit en tout, en y comprenant le *kal*, qui répond à notre actif (*kâtal*, il a tué) ; ce sont :

Le *niphal*, passif (*niktal*, il a été tué) ;
Le *piël*, itératif (*kittel*, il a tué fréquemment) ;
Le *poual*, passif du *piël* (*kouttal*) ;
Le *hiphil*, factitif (*hiktil*, il a fait tuer) ;
Le *hophal*, passif du *hiphil* (*hoktal*) ;
Le *hithpaël*, réfléchi (*hithkatel*, il s'est tué) ;
Et le *hothpaal*, passif du *hithpaël* (*hothkatal*).

On pourrait y joindre les formes plus rares du *poël*, du

hithpoël, du *pilel*, du *hithpalel* et du *pealpal*. Le nombre de ces genres de verbes est surtout considérable dans l'arabe classique. En étudiant leur formation, on reste convaincu de l'extrême importance attachée par le génie sémitique à la voyelle et à ses modifications diverses. C'est dans ces dernières surtout qu'éclate avec une rare énergie ce vaste symbolisme qui constitue le système des grammaires sémitiques. Il faut absolument renoncer ici à l'analyse, et se contenter de dire, par exemple, que la voyelle mince et retentissante *i* marque un redoublement d'activité (*piël*, *hiphil*, *hithpaël*), que les voyelles sombres *o* et *u* marquent une action endurée ou soufferte (*poual*, *hophal*, *hothpaal*), et que l'*a* du *kal* semble marquer l'activité pure et simple, sans aucune nuance de la pensée. La langue a eu sans doute recours aussi à des consonnes formatives, comme au *noun* dans *niphal*, au *hé* dans *hiphil* et *hophal*, à la syllabe *hith* dans *hithpaël*; mais qui nous donnera l'explication de ces consonnes? Osera-t-on dire que *a* et *hith* ont une certaine parenté avec l'article et un pronom démonstratif quelconque; que le *noun* se rattache à une racine qui veut dire reposer? Il n'est pourtant pas sans vraisemblance que le *mem* qui précède un grand nombre de participes, par exemple, *m'kattel*, *m'kouttal*, etc., soit un abrégé du pronom interrogatif et indéfini מִי (*mi*), fr. qui; mais aussi un très grand nombre de participes se forment seulement par une certaine modification des voyelles du prétérit. Ainsi *kâtal* (il a tué), participe actif : *kôtel*; participe passif : *katoul*; *niktal* (il a été tué), participe : *niktâl*. On peut dire la même chose des infinitifs et des impératifs. Ainsi de *kâtal*, infinitif : *kâtôl* (tuer); impératif : *k'tôl* (tue); de *kittel* (itératif), infinitif et impératif : *kattel* (tuer ou tue fréquemment). Mais d'autres fois ces deux modes, pour se former, ont re-

cours à un *hé* placé devant la racine. Le *hé* est remplacé quelquefois par le *tav*(*t*), en arabe (seconde conjugaison), forme importante parce qu'elle a donné naissance à une foule de substantifs qui en dérivent. Cette forme, si elle existait en hébreu, serait *taktoul* ou *taktil*. C'est autour de ces participes et de ces infinitifs que se groupe l'immense majorité des substantifs et des adjectifs de la langue hébraïque, où, pour vrai dire, ils ne sont que ces participes et ces infinitifs eux-mêmes, ou des formes plus rares et légèrement modifiées de ces participes et de ces infinitifs (1). A coup sûr, la déflexion, quelque importance qu'elle ait eue dans la formation des idiomes germaniques, n'a pas pénétré au même point toutes les parties de leurs grammaires; et d'ailleurs elle n'y atteint jamais qu'une seule syllabe, celle de la racine, tandis qu'elle transforme constamment deux syllabes dans les langues sémitiques, puisque ce sont toujours deux syllabes qui constituent les racines de ces langues. Nous pouvons ajouter que depuis une série de siècles la force de ce principe a diminué, et que son influence n'est plus guère sentie dans les idiomes teutoniques : car, le nombre des verbes faibles, c'est-à-dire étrangers à la déflexion, augmentant tous les jours, beaucoup de verbes anciennement forts commencent à se conjuguer comme verbes faibles, en sorte que le système de ces idiomes est ramené insensiblement vers son premier principe, celui de la composition.

Il y a sans doute en hébreu une série de substantifs formés à l'aide de désinences; mais, si l'on excepte celles qui désignent le féminin, et que l'on rencontre dans presque toutes les langues anciennes et modernes, le nombre de ces désinences est extrêmement limité et leur étymo-

(1) Voyez Gésénius, *Grande grammaire hébraïque*, p. 481 à 521.

logie est peu aisée à trouver. Ce sont surtout *ôn* ou *ân*, *oût*, *î*, *ê*, *eh*, *âm*, et quelques autres que l'on rencontre très rarement.

On sait que la déclinaison sémitique ne se forme pas à l'aide de désinences, comme la déclinaison des langues indo-européennes. Le pluriel et le duel y sont désignés par les suffixes *im* et *aïm* pour le masculin, et *ôth* pour le féminin. Leur étymologie n'est nullement claire; on peut supposer si l'on veut que *im* se rattache à une racine *am* ou *amam* (être nombreux), à *im* (avec) ou *a'm* (peuple), ou encore à *jam* (la mer). Toujours est-il que la formation du duel *aïm* n'admet pas d'explication directe et précise, car il ne paraît être qu'un pluriel nuancé et renforcé.

La flexion du verbe se fait naturellement à l'aide de pronoms dont les formes mutilées et extrêmement variées précèdent ou suivent le radical. Lorsqu'elles le suivent, elles constituent le prétérit; lorsqu'elles le précèdent ou plutôt lorsqu'elles précèdent l'infinitif, elles constituent le futur :

Prétérit.				Futur.
kâtal,	sing.,	3e pers.	m.	*ji-k'tôl*;
kât'l-âh,		» —	f.	*ti-k'tôl*;
kâtal'-tâ,		2e —	m.	*ti-k'tôl*;
kâtal'-t',		» —	f.	*ti-k't'l-i*;
kâtal'-ti,		1re —	m. f.	*e-k'tôl*;
kât'l-oû,	plur.,	3e —	m.	*ji-k't'l-oû*;
kât'l-oû,		» —	f.	*ti-k'tôl'nâh*;
k'tal'tem,		2e —	m.	*ti-k't'l-oû*;
k'tal'-ten,		» —	f.	*ti-k'tôl-nâh*;
kâtal'-noû,		1re —	m. f.	*ni-k'tôl*.

Que l'on compare les suffixes et les préfixes des exem-

ples que nous venons de citer au tableau suivant des pronoms personnels :

Sing.,	3e pers.	*hou*, lui ;
	» —	*hi*, elle ;
	2e —	*attah*, *attâ*, toi homme ;
	» —	*att'*, *at'j*, toi femme ;
	1re —	*ani*, *ânôhhi*, moi ;
Plur.,	3e —	*hêm*, *hêmâh*, eux, les hommes ;
	» —	*hên*, *hênnâh*, elles, les femmes ;
	2e —	*attem*, vous, les hommes ;
	» —	*attên*, *attênâh*, vous, les femmes ;
	1re —	*anoû*, *anahh'noû*, *nahhnû*, nous.

1° *Prétérit.* — Il est évident qu'entre les pronoms suffixes du prétérit et les pronoms personnels indépendants il n'y a pas identité absolue. Le suffixe de la troisième personne du singulier féminin, *âh*, ne paraît être autre chose que la désinence de substantifs féminins. Cela est d'autant plus sûr que la troisième personne du masculin, absolument comme un substantif du même genre, n'a pas de désinence. Le suffixe de la troisième du pluriel *oû* et *oûn*, si différent de *hêm*, *hennâh* (eux, elles), semble n'être autre chose qu'une ancienne désinence plurielle des substantifs, conservée encore dans l'*-ûnâ* de la langue arabe ; peut-être aussi est-ce une forme affaiblie du suffixe de la première personne du pluriel *noû*, abrégé lui-même du pronom *anoû*. Ce pronom, désignant un certain nombre de personnes parmi lesquelles l'interlocuteur se comprend lui-même, pouvait s'appliquer à la troisième personne du pluriel, du moment qu'on oubliait de marquer cette dernière circonstance (1). L'étymologie des suffixes de la

(1) En effet, supposons que dans une circonstance quelconque je fasse partie d'une réunion de dix, vingt, trente personnes : je dirai *nous*

seconde personne du singulier et du pluriel ne fait pas de difficulté, puisqu'ils se rattachent évidemment aux pronoms *attah*, *att'* (toi), *attem*, *attên* (vous). Au surplus, il était naturel de désigner la seconde personne avec plus de précision et de netteté; mais on n'a pas pu indiquer jusqu'à présent avec certitude l'origine du suffixe *ti* de la première personne, où l'on s'attendrait à voir *ni* ou *i* tout seul pour *ani*, *ânôhhi* (moi). Gésénius suppose l'existence d'un ancien pronom *at'i* qui aurait indiqué la première personne, comme *attah* la seconde; la différence du *moi* et du *toi* aurait donc été marquée par une simple différence de voyelle, supposition qui, à coup sûr, ne serait pas contraire au génie des langues sémitiques. Nous ne pouvons cependant pas nous empêcher de citer un fait analogue emprunté à la langue copte, dont les pronoms, on le sait, ont tant de rapport avec les pronoms sémitiques. Dans cette langue, le pronom personnel indépendant se dit *anok* (moi, hébr. *ânôhhi*), mais le suffixe de la première personne est désigné tantôt par un *i*, tantôt par un *t*, et dans *katalti* les deux lettres se trouvent réunies.

2° *Futur*. — Si au prétérit ce sont les suffixes qui constituent la flexion, au futur ce rôle est joué plus particulièrement par les préfixes, quoique les suffixes n'en soient pas exclus. Ces préfixes ne sont autre chose que les mêmes pronoms personnels, mais placés devant l'infinitif. Ils donnent à ce dernier le sens du futur, ce qui n'a rien d'étonnant pour ceux qui savent que le pronom personnel tout seul joint à un adjectif, par exemple, remplace le verbe substantif *être* (*ani-adam*, moi homme,

lorsque je me considérerai comme faisant partie de cette réunion je dirai *eux* lorsque je m'en serai retiré. Apollonius a déjà remarqué, comme me le rappelle fort à propos M. Egger, que le pluriel de la première personne comprend aussi la seconde et la troisième.

c'est-à-dire je suis un homme). Or, dans un très grand nombre de langues, et notamment dans les idiomes japhétiques, le futur est composé de la racine suivie du verbe *être*, et, dans les langues néolatines, de l'infinitif suivi du verbe *avoir* (*je louer-ai*). Le préfixe *ji* de la troisième personne, singulier masculin, est considéré comme remplaçant le *vav*, qui lui-même ne serait que le reste du pronom personnel *hou* (lui). On sait que les anciens Hébreux évitaient de mettre un *vav* au commencement des mots, de peur qu'on ne le confondît avec la conjonction *va* (fr. *et*). Peut-être aussi ce *yod* est-il le reste de la forme verbale indéclinable *jesch* (il existe). Mais il ne faut pas nous dissimuler qu'en ayant recours au verbe *être*, on peut aussi considérer le *yod* comme une mutilation de *hajah*, qui a cette signification en hébreu (1). L'explication de la troisième personne du singulier et du pluriel féminin présente également de grandes difficultés. A moins d'admettre que le préfixe *ti* ait été transféré par erreur de la seconde personne à la troisième, il faudra y voir la désinence *ti* des substantifs féminins. Quant au suffixe *nâh* dans le pluriel *tik'tôl'-nâh*, il rappelle le pronom personnel *hênnâh* (elles). — Dans les préfixes de la seconde personne, singulier et pluriel, on reconnaît aisément le *tav* de *attah'*, *att'* (toi), *attem* et *attên* (vous). Le suffixe, dans *tîk't'l-î* (toi *femme* tueras), s'explique par la circonstance que *î* désigne fréquemment le féminin en syriaque;

(1) Ce qui nous fait croire que ce *ji* est le reste du verbe substantif être (*jesch* ou *hajah*), et non pas le reste du pronom personnel *hou* (lui), c'est la circonstance que ce *ji* se retrouve à la troisième personne du pluriel *ji-k't'loû*. Nous repoussons donc l'idée de voir aussi bien dans le *ji* qui précède que dans l'*oû* qui suit des restes du pronom personnel de la troisième personne du singulier, et nous expliquons *jik't'loû* par : il y a tuer eux.

dans *tik' t'l-oû* (vous *hommes* tuerez), le suffixe *oû* marque simplement pluralité, comme dans *jik't'loû*. Dans *tik'tôl'-nâh*, le suffixe *nâh* rappelle des formes comme le pronom personnel *hên* (elles) et l'araméen *ân* — hébr. *ôt* (pluriel du fém.). L'*a* qui succède au *noun* serait, d'après Gésénius, une syllabe *paragogique*, sans signification particulière, comme dans *attênâh*, *hênnâh*. L'*aleph* (*e*) de la première personne du singulier est abrégé de *ani*, comme le *noû* de la première personne du pluriel est abrégé de *anoû*. Dans la première, c'est le *noun;* dans la seconde, c'est l'*aleph*, qui ont été sacrifiés pour établir une distinction plus marquée entre les deux formes.

Les pronoms personnels indépendants pouvaient être abrégés et mutilés aussi lorsqu'ils se joignaient aux noms en qualité de pronoms possessifs; par exemple: *sous* (le cheval), *sous-i* (mon cheval, comparez *ani*), *sous-ô* (son cheval, comp. *hoû*), *sous ênoû* (notre cheval, comp. *noû*); ou bien aux verbes en qualité de régime à l'accusatif, par exemple: *k'tal'-tâ-ni* (tu as tué moi); ou, en dernier lieu, lorsqu'on les réunissait comme suffixes à certains adverbes, conjonctions et interjections, par exemple: *kamô-ni* (comme moi), *hinn-i* (me voici), etc. Dans tous ces cas, le pronom abrégé diffère naturellement, à cause de cette abréviation même, du pronom personnel indépendant; mais cette différence n'est pas assez considérable pour nous laisser le moindre doute sur l'identité des deux formes. Il y a toutefois une exception pour la seconde personne du singulier et du pluriel, qui, dans les cas cités par nous, remplace le *tav* par le *caph*. Il en est ainsi dans *sous-hhâ* (*homme* ton cheval) *sous-hhê* (*femme* ton cheval), *sous-hhem* (*hommes* votre cheval), *sous-hhên* (*femmes* votre cheval; nous pourrions ajouter *le-hhâ* (à toi), etc.

Gésénius croit qu'il y a eu un ancien pronom *anhhâh*

ou *akah*, désignant le singulier; et *aken*, *akem*, désignant le pluriel de la seconde personne de ce pronom, aurait été fourni par l'analogie d'*ânôhhi* (1). En effet, dans l'éthiopien, le *caph* remplace le *tav*, même dans la conjugaison. C'est ainsi qu'on y dit *gabarhha* (tu as fait), pour *gabarta*. La langue hébraïque a obtenu, par l'emploi de ces deux formes différentes, l'avantage de distinguer nettement la forme *kâtal–ta* (tu as tué) d'avec *kâtal-hhâ* (ton assassinat).

RÉSUMÉ

On voit par l'analyse qui précède qu'on aurait tort de considérer la flexion dans la langue hébraïque comme un effet du principe de la composition. Lorsque les pronoms se joignent aux substantifs, ou, comme régime, aux verbes, ils ne se fondent pas entièrement avec le mot principal comme des désinences devraient faire. Ils ont plutôt le caractère d'enclitiques, tel que dans πατήρ μου, *liminaque*, ou au moins comme ces terminaisons antiques (δε, φιν, θεν) qui n'ont pas encore tout à fait dépouillé leur nature d'enclitique : οἴκόνδε, πτυόφιν, μεγαρόθεν, etc. La preuve que ces pronoms ne font pas nécessairement partie des verbes ou des noms auxquels ils sont joints, c'est qu'on peut les en détacher sans que l'intelligence du mot en souffre. Que l'on sépare les suffixes *i*, *châh*, *chem*, de *sous-i* *sous-hhâh*, *sous-hhem*, il restera toujours le nom *sous* qui veut dire cheval; mais on n'obtiendrait pas le même résultat si l'on détachait ainsi les désinences du radical dans πολῖ-ται, ἔχ–ουσι, *lup-orum*, *mun-ibus*.

(1) Il se pourrait cependant que cette forme du pronom vînt du substantif אָח (*ahh*), frère.

Quand nous examinons la nature des préfixes et des suffixes dont l'adjonction au radical donne naissance à la conjugaison sémitique, nous sommes forcés de reconnaître que la langue, au lieu d'avoir choisi les formes bien connues des pronoms personnels., semble souvent avoir tâtonné et s'être laissé déterminer plus d'une fois par un instinct vague ou par des souvenirs obscurs, comme dans *ji-k'tôl* (il tuera), *kât'l-oû* (ils *ou* elles ont tué) et *ji-k't'l-oû* (ils *ou* elles tueront), *ti-k'tôl* (elle tuera), et peut-être dans *kâtal'-ti* (j'ai tué). Ici, évidemment, ce n'est pas de déflexion qu'il peut être question, puisqu'il s'agit de consonnes ajoutées plutôt que de voyelles; mais bien du principe même qui a donné naissance à la déflexion. En effet, la conjugaison hébraïque n'est pas née, comme la conjugaison japhétique, de la combinaison d'éléments bien connus et qu'il a été possible à la science de reconnaître et de fixer; mais par un procédé plus rapide, plus mystérieux et plus créateur, qui se laisse deviner plutôt que décrire et analyser. Même dans les cas où l'identité des préfixes et suffixes avec les pronoms personnels est à peu près évidente, la langue ne paraît pas toujours avoir recours à la composition proprement dite, comme dans *kâtal'-tâ*, *k'tal'-tem*; mais dans les *ti-k'tôl*, *ti-k't'lî*, *ti-k'tl'-oû*, *ti-k'tôl-nâh*, on dirait qu'elle a trouvé par un hasard heureux, plutôt que par la voie du raisonnement, la consonne caractéristique de la seconde personne.

Il est donc bien certain que, si les langues indo-européennes doivent la naissance de leurs grammaires et de leurs vocabulaires surtout au principe de la composition, le curieux *symbolisme* dont nous venons de décrire la nature fait la force et la vie des idiomes sémitiques. Aussi, si nous avons pu nous convaincre que l'influence de la *déflexion* s'est affaiblie et est près de s'éteindre dans les

langues groupées autour du sanscrit, il n'en est pas de même dans les langues plus modernes de la race de Sem. La *déflexion* joue un rôle plus grand dans l'arabe de nos jours que dans l'hébreu du temps de David et de Salomon; elle y a pénétré dans la déclinaison du substantif, elle y a formé certains adjectifs et certains noms de nombre. L'hébreu ne connaissait pas le pluriel irrégulier, qui, au lieu de marquer le nombre par une désinence préfixe, l'indique par la modification des voyelles radicales. Ainsi :

djebel (montagne),	fait au pluriel	*djebâl ;*
qalb (le cœur),	—	*qloub ;*
choqf (navire),	—	*chqouf ;*
oueled (fils),	—	*aouelad ;*
sour (rempart),	—	*asuar ;*
sif (sabre),	—	*siouf ;*
mesken (demeure),	—	*mesaken ;*
djenân (jardin),	—	*djenaïn ;*
kitâb (livre),	—	*k'tâb* (suppression de l'*i*).

C'est par un changement des voyelles que les Arabes indiquent souvent les formes diminutives :

djemil (gentil), *djemeïel* (gentillette);
cerhir (petit), *cerheïer* (tout petit);
gâder (puissant), *gouider* (doué d'une petite puissance);
asouad (noir), *souioud* (un peu noir).

Et dans les nombres les numératifs ordinaux et les fractions. Ainsi :

trois se dit : *tlata ;* le troisième : *tâlit ;* un tiers : *et-toult ;*
quatre — : *arba'a ;* le quatrième : *râbi ;* un quart : *er-roub ;*
cinq — : *khamsa ;* le cinquième : *khâmis ;* un cinquième : *el-khoums.*

En présence de ces faits, on ne peut pas se dissimuler que les langues sémitiques, au lieu de devenir infidèles au *symbolisme* primitif, qui sert de base à leur constitution, s'y sont fortifiées de plus en plus. Elles lui doivent à la fois leur originalité et un cachet indélébile. Il y a sans doute dans l'arabe moderne quelques exemples de formes nées de la composition de deux éléments. Ainsi : *Allah* pour *Al—ilah* (la Divinité), et les numératifs ordinaux et cardinaux, de onze à dix-neuf :

onze	se dit	*ahhdâch*	pour	*ahhad* + *a'cher ;*
douze	—	*etnâch*	—	*etnâ* + *a'cher ;*
treize	—	*tlettâch*	—	*tlatâ* + *a'cher*, etc.

Mais ces faits, rares et isolés dans la langue, ne prouvent rien pour son caractère synthétique, pas plus que les quelques composés récents que nous rencontrons dans les langues néolatines (dans le français, par exemple, j'aur-ais, je louer-ai, dés-or-mais, dor-én-avant, ja-mais, etc.) ne nous autorisent à mettre ces langues sur la même ligne que le grec, le latin et le sanscrit.

III. Marche des idiomes indo-européens et sémitiques. Comparaison.

Nous nous rappellerons qu'en effet les langues primitives de la race japhétique avaient dû leur naissance à un synthétisme aussi vaste et compliqué qu'intelligent et profond : car, à l'origine des langues, la raison est toujours à l'œuvre, quoique ce ne soit qu'une raison instinctive et d'autant plus puissante qu'elle ne se connaît pas encore. Le terme de la période synthétique était marqué

au moment où cette raison, se repliant sur elle-même, commençait à scruter ses propres lois. Il est curieux de voir comment la dégénérescence atteignit tour à tour, dans l'antiquité païenne, la société, la famille, la littérature, et, en dernier lieu, la langue. Les classes supérieures sont les premières à se corrompre; puis viennent les arts et la littérature. Mais, lorsque la corruption passe du gouvernement et des institutions dans les mœurs privées et déshonore le foyer domestique, alors les fortes assises de la langue commencent aussi à se disloquer, et la ruine de la nationalité est imminente. La langue est le dernier symbole de l'existence d'un peuple; avec la perte de ce symbole commence non pas une révolution, mais une civilisation toute différente.

La chute de l'édifice social des anciens et la chute de cet édifice de leur pensée qu'on appelle le système d'une langue devaient donc se suivre de bien près. Mais, à moins d'une destruction entière de la race grecque et latine, les langues nouvelles devaient, sur le sol jadis occupé par cette race, se former en grande partie avec les débris des idiomes qui les avaient précédées. Cependant, si la construction du langage primitif, à la seule exception peut-être des racines, avait été l'œuvre de la *raison instinctive*, et rappelait ainsi, par son tissu et son développement, ceux des organismes naturels, la reconstruction des langues fut l'œuvre *à demi réfléchie* d'une raison qui commence à avoir conscience d'elle-même, d'une pensée philosophique qui, par sa clarté et sa vigueur, supplée à la richesse et à la fécondité des formes, dont abondent les anciennes langues. Non-seulement toutes les idées, mais encore presque toutes les nuances d'idées, devaient être rendues par des mots séparés, indépendants, et l'enchaînement de ces idées devait désormais, dans la composition de la

phrase, se dérouler avec la fatalité d'un théorème d'algèbre. C'est pourquoi les langues modernes sont appelées particulièrement *langues analytiques*. Mais les deux qui méritent ce nom de préférence à toutes les autres sont le français et l'anglais. Assurément, *de la mère* et *we lov* signifient exactement la même chose que *matris* et *amamus*. Mais ce n'est pas sans intention que le génie des langues modernes fait précéder la racine de ces petits mots qui désignent le cas, la personne, etc., au lieu de l'en faire suivre. Un fait qu'on remarque en général dans l'étude des langues, c'est que les préfixes s'unissent bien moins intimement au corps du mot que les désinences. Les premiers restent toujours reconnaissables et tant soit peu indépendants, tandis que celles-ci finissent toujours par être attirées, absorbées, par le mot plus fort qui les précède (1). Cela se voit distinctement par l'exemple des langues suédoise, danoise et valaque de nos jours, où l'article se place après le substantif, et où les déclinaisons ont gardé jusqu'à un certain point un caractère synthétique.

Ainsi les langues japhétiques modernes, en plaçant les parties accessoires du discours (celles qui n'expriment que les nuances, les modes de la pensée) avant celles qui en renferment le fond, semblent donner à entendre qu'elles se sont définitivement arrêtées à l'analyse; qu'elles repoussent énergiquement toute fusion nouvelle entre les différents éléments qui constituent le langage; que rien ne leur est plus étranger qu'une tendance décidée, univer-

(1) Les premiers hommes, en plaçant la racine devant la désinence, c'est-à-dire la partie accessoire du mot, semblent avoir voulu marquer la prédominance de la première. Il est clair aussi qu'à leurs yeux les préfixes avaient une valeur plus considérable non-seulement que les désinences, mais, dans un grand nombre de cas, même que la racine.

selle, vers une synthèse dernière et absolue, qu'on a essayé de nous présenter comme la perfection à laquelle toutes les langues civilisées devaient aspirer en dernier lieu.

Mais, quoique les langues de l'Europe actuelle ne paraissent plus être susceptibles de changer et de se transformer de nouveau, il n'en est pas moins vrai que les idiomes japhétiques ont eu un développement varié et puissant, et que, depuis leur origine jusqu'à nos jours, ils ont parcouru un vaste cycle en passant du monosyllabisme au synthétisme et en revenant du synthétisme à l'analyse, comme à leur point de départ. On n'en peut pas dire autant des idiomes sémitiques, qui offrent, on l'a dit bien souvent, un caractère d'immutabilité relative, s'avançant toujours en ligne droite, et, si l'on peut parler ainsi en tenant compte de l'histoire des deux races, traversant de part en part le cercle japhétique. Seulement, nous nous croyons obligé de combattre l'opinion de ceux qui voient dans cette invariabilité du langage des Sémites leur incapacité de changer, de se transformer et de progresser, et la preuve d'un génie inférieur et d'une organisation moins complète que celle des Indo-Européens. Si les Sémites avaient créé, à l'origine des choses, des idiomes semblables à ceux de la race japhétique, ils auraient été Indous et ils auraient cessé d'être eux-mêmes. Mais, ayant une fois formé ce langage dont les éléments constitutifs se retrouvent dans l'hébreu de la Bible, il paraît impossible que les Sémites en aient plus tard pu changer la nature et le caractère. On doit même reconnaître, selon nous, qu'ils ont réussi, malgré l'extrême fixité que leurs idiomes paraissent avoir acquise dès les premiers temps, à les enrichir d'une série de formes grammaticales et d'une foule de mots nouveaux et poétiques, à une époque où

presque toutes les langues civilisées avaient perdu leurs facultés créatrices.

Ce qui chez les Indo-Européens semble avoir donné naissance aux langues analytiques, c'est, comme tout le monde le sait, la perte ou au moins l'affaiblissement fréquent des désinences. Or, il est certain que ce phénomène n'est pas tout à fait étranger à l'arabe moderne, et surtout à l'arabe parlé de nos jours. Celui-ci a laissé tomber en désuétude une foule de formes de l'arabe classique, entre autres la déclinaison artificielle et bon nombre de conjugaisons. Nous avons vu que dans les noms de nombre cardinaux et ordinaux, entre dix et vingt, les Arabes supprimaient la dernière syllabe de *a'cher*, comme ils retranchent souvent la voyelle *i* du substantif *chi* (la chose) dans des phrases telles que celles-ci :

chouft-ho-ch (l'as-tu vu)?
ma tchheub-ch (tu ne veux pas) ?
ma qolt lo-ch (je ne lui ai pas dit).

La langue vulgaire supprime volontiers les voyelles finales, lorsqu'elles ne sont pas indispensables au sens du mot. Par exemple : *ismok* (ton nom) pour *ismoka*, *fi el-semavat* (dans les cieux) pour *fi el-semavati*, *min el-scherir* (du mal) pour *min el-scheriri*, etc. (1). Ces voyelles ne se prononcent plus que dans les écoles.

Si la perte des désinences n'est pas devenue générale en arabe, cela tient évidemment à ce que le système de la flexion y est extrêmement simple et se rapproche beaucoup de celui de nos idiomes modernes. Si dans cette langue le prétérit a conservé ses suffixes, c'est que leur po-

(1) *Mithrid.*, I, p. 393 et 394.

sition après le radical assurait précisément à ces formes le caractère du passé, et qu'il était impossible de les retrancher pour en faire des préfixes sans risquer de confondre alors les formes du prétérit et du futur. Quant au futur lui-même, il devait rester invariable justement parce que sa flexion se fait surtout à l'aide de préfixes qui, de leur nature, ont déjà une certaine indépendance et conviennent si bien au système grammatical des langues analytiques. Pour ce qui est de la déclinaison, personne n'ignore qu'elle est établie sur le même principe que dans nos langues; que les noms peuvent être précédés de l'article; que les cas sont exprimés par des pré-prépositions *min*, *l'*', *b'*', etc., et que la différence même du nombre est fréquemment indiquée en arabe non pas par une terminaison, mais par une modification interne du mot. Le comparatif et le superlatif s'y forment aussi à l'aide de procédés analytiques, semblables à ceux en usage dans les langues néolatines, et nullement par l'agglutination de certaines désinences, comme τερος, τατος, — lat. *ior*, *imus*, *simus*, etc., — all. *er*, *est*, etc.

Il est vrai que l'extrême variété des genres de verbes et des modes de dérivation qui en découlent rend l'étude de l'arabe un peu difficile et lui donne, aux yeux des linguistes inexpérimentés, un caractère synthétique. Mais, ces genres et ces modes une fois établis, il était impossible de les changer par l'analyse, en les simplifiant : car leur grande variété fut le résultat non pas de la combinaison de deux ou plusieurs éléments différents, mais bien de ce procédé *symbolique* ou *virtuel* qui se cache sous le principe de la *déflexion*. Or, la flexion ayant été portée au sein du mot par le génie de la langue, ces mots, sous peine de périr, devaient rester immuables. Car, enfin, l'analyse ne peut avoir lieu que là où aupa-

ravant il y a eu véritable synthèse; et, puisque la composition, à l'exception d'un petit nombre de substantifs et de quelques noms propres (1), est et a été de tout temps un principe à peu près étranger aux idiomes sémitiques, nous ne voyons pas comment ces derniers auraient pu parcourir les mêmes phases que les langues indo-européennes.

C'est par la même raison aussi que tombe le reproche adressé aux langues sémitiques, d'être pauvres de formes exprimant les temps et les modes. Il est certain que les premiers Sémites ont dû être frappés surtout par le genre de l'action, puisqu'ils l'exprimaient sous tant de formes diverses; mais c'est précisément parce que pour l'exprimer ils avaient épuisé toutes les modifications possibles des voyelles radicales, et qu'il leur était interdit de recourir à la combinaison de deux éléments différents, qu'il ne leur resta qu'un seul moyen de rendre la variété des temps : c'était de placer des pronoms ou des formes pronominales après le radical pour marquer le prétérit, ou de les placer avant l'infinitif pour désigner le futur. Il ne faut pas oublier que les langues germaniques elles-mêmes n'ont que deux temps simples, et que pendant longtemps les langues slaves n'en ont pas eu davantage; que, si les langues néolatines, telles que le français, l'espagnol, etc., offrent ici une grande variété et richesse de formes, elles les doivent à un reste de ce génie synthétique qui caractérisait leur mère commune, le latin. Mais il importe de savoir si les anciens Sémites, par cela même qu'ils n'ont pas eu de formes particulières pour les autres temps et modes, n'en ont réellement pas eu l'idée ou ont été dans l'impuissance de les exprimer. Evidemment, cela

(1) Gésénius, *Grande gramm. hébraïque*, p. 518 et suiv.

n'est pas : car, quoiqu'en général le présent n'existe pas (1), et que toutes les actions puissent être envisagées comme passées, passant, futures, ou se développant, ce qui est encore futur, on conçoit que les Sémites ne se soient servis du présent que pour marquer la durée d'une action, ce qu'ils réussissaient à faire de tout temps en plaçant le pronom personnel à côté du participe (2). Les Hébreux exprimaient le subjonctif et l'optatif par de légères modifications du futur, et, en faisant précéder ce dernier du *vav* conversif, ils indiquaient ce qu'on appelle l'imparfait. Ces modifications prirent un caractère plus accentué dans l'arabe, où l'on distingue les trois formes du futur : *jaktola, jaktol, jactolan* (3). Au reste, l'arabe parlé de nos jours a recours, comme presque toutes les langues analytiques, aux verbes auxiliaires *kan* (être) et *mcha* (aller) ; le participe de ce dernier, *machi*, étant placé de-

(1) Il faut remarquer que le présent n'a pas, chez les Indo-Européens non plus, un caractère primitif. Dans les formes allemandes : *binde*, *band*, *liege*, *lag*, l'*a* primordial appartient à l'imparfait. L'*i* du présent date d'une époque plus récente, puisqu'on ne le retrouve que rarement dans les autres langues de la même famille. En grec, c'est l'aoriste qui a conservé le plus l'intégralité du radical, et, lorsqu'on compare : φεύγω, ἔφυγον ; τύπτω, ἔτυπον ; λαμβάνω, ἔλαβον, il faut bien reconnaître que le présent et l'aoriste n'étaient pas toujours aussi nettement figurés dans la conjugaison grecque, qu'ils le sont aujourd'hui, et que les formes les plus simples, et partant les plus anciennes, se rencontrent plutôt dans l'aoriste que dans le présent.

(2) Les Arabes d'aujourd'hui expriment le présent, en mettant d'abord le verbe au futur ou au participe, et en le faisant précéder du petit mot *ra* (voici) suivi du pronom personnel. Ainsi, *j'écris actuellement* peut se dire : *ra-ni nektob* ou *ra-ni kâteb* (voici moi, j'écrirai ; voici moi écrivant).

(3) Gésénius, *Grande grammaire hébraïque*, p. 283 ; de Sacy, *Grammaire arabe*, t. I, p. 113 et suiv. ; t. II, p. 19 et suiv.

vant l'aoriste pour marquer une action future très prochaine. Exemple : *èch machi ta'mèl* (qu'allez-vous faire) ?

Il est vrai que le discours des Sémites ne connaît pas les ampleurs de la période grecque, ni l'emboîtement de la phrase latine, ni les imitations qu'en ont tentées et tentent encore aujourd'hui les modernes, surtout les Italiens et les Allemands. Ce qui rendait de vastes périodes possibles chez les anciens, sans que leur longueur nuisît à leur clarté, c'était précisément la variété à la fois et la netteté des désinences indiquant les rapports des mots d'une manière palpable, et ramenant la pensée à l'unité par leur répétition et l'identité de leur son. Ces périodes ne sont pas possibles ou deviennent un défaut dans les idiomes privés de désinences ou n'en ayant conservé que de fort affaiblies. Les idiomes sémitiques sont dans ce cas, et la période n'y aurait pas pu prendre naissance, même si le génie sémitique ne s'était pas attaché, pour présenter les pensées avec la plus grande lucidité possible, à les isoler les unes des autres. Au surplus, c'est une bien grande injustice de se plaindre à la fois des longueurs de la phrase allemande et de parler avec dédain de la simplicité naïve de la construction sémitique. En somme, les Sémites ont fait de tous les temps ce que les Latins n'ont commencé à pratiquer qu'à partir de Sénèque, et ce que les écrivains modernes s'efforcent de pratiquer tous les jours. Coupez les périodes, nous crie-t-on de toutes parts, et, en réalité, on n'a qu'à ouvrir les romans de nos meilleurs auteurs pour trouver des pages entières remplies de petites propositions ne dépassant pas la longueur d'une ligne (1).

(1) Qu'on prenne, par exemple, les deux premières pages de *Leone Leoni*, de George Sand, on sera frappé de la vérité de ce que nous avançons.

Lorsque nous tirerons les conclusions de ces longues recherches, il restera bien établi que les idiomes japhétiques, comme les idiomes sémitiques, ont les défauts de leurs qualités et les qualités de leurs défauts; que ces défauts et ces qualités, dans les idiomes japhétiques, ont pour point de départ la composition, et les défauts et les qualités des idiomes sémitiques celui du symbolisme. Reste à savoir lequel des deux principes prévaudra et auquel appartiendra le premier rang.

Il ne paraît pas que les Indous aient, à l'origine des choses, procédé d'une manière bien différente de celle des autres peuples, lorsqu'il s'agissait de désigner des concepts ou des objets qui présentaient plusieurs images à l'âme humaine. Ils semblent, comme les Chinois font encore aujourd'hui, et comme ont fait les Tatares, les Egyptiens, etc., avoir placé deux racines côte à côte, sans songer d'abord à les combiner. La combinaison de deux ou même d'un plus grand nombre de racines s'accomplit sans doute insensiblement; mais ce n'est pas là que nous pouvons reconnaître la supériorité des Indo-Européens, puisque d'autres races et d'autres peuples, dont les destinées ont été moins brillantes, comme les Finnois et les Groënlandais, se servent aussi d'idiomes riches, flexibles, et qui ont pour principe le synthétisme. Nous ne devons pas, du reste, nous dissimuler que le procédé de la composition employé par un si grand nombre de peuples de notre globe est le plus naturel, le plus simple et le plus conforme à des intelligences peu pénétrantes et tout enveloppées encore du crépuscule de l'imagination. Deux choses cependant paraissent avoir distingué la race indo-européenne de toutes les autres: l'heureux choix de ces racines monosyllabiques, l'heureuse et euphonique combinaison non-seulement de plusieurs de ces racines en un mot

bien organisé, mais encore des consonnes et des voyelles en des syllabes bien harmonieuses. On voit, dès les premiers pas de la race, se distinguer cet *os rotundum* qu'Horace attribuait avec tant de justesse à la muse grecque. Mais ce qui semble avoir caractérisé encore davantage les idiomes japhétiques est une extrême souplesse et une grande flexibilité des formes, permettant à toutes les tribus de varier à l'infini leurs grammaires et leurs riches vocabulaires. Le véritable talent de cette race paraît avoir consisté à oublier très rapidement les origines de ses formes grammaticales, à les avoir changées et modifiées incessamment en leur donnant, avec le progrès des siècles, l'empreinte de chaque époque, du climat, des habitudes, en un mot, du milieu dans lequel chaque peuple vivait. Ils oublièrent si bien leur point de départ et les liens intimes qui les attachaient tous, dans un temps primordial, à un centre commun, que non-seulement, sans la connaissance du sanscrit, qui date d'hier, on n'eût jamais pu retrouver la preuve de ces liens, mais encore que Français. Allemands, Slaves, Persans, sont loin de se douter aujourd'hui que tous ils viennent du même pays, que tous ils parlent des langues qui au fond sont identiques, que tous, à l'origine des choses, ont eu des mœurs et des croyances analogues. Ce fait, d'une importance suprême, n'est encore connu aujourd'hui que d'un petit nombre de savants et de lettrés. Ainsi donc, le mérite principal des anciens Indo Européens a été celui d'oublier et de s'abandonner à la vie du moment; c'est pourquoi leurs idiomes, plusieurs fois interrompus dans leur carrière normale, ont pu renaître, se refaire, et produire, malgré d'étonnantes mutilations — comme celles qui arrivèrent à l'anglo-saxon et au persan — de grandes et splendides littératures. C'est ainsi que les idiomes japhétiques ont dans l'anti-

quité un cachet de matérialisme, qu'ils sont confus et embrouillés au moyen âge, qu'ils s'élèvent au spiritualisme et pour ainsi dire à une clarté algébrique dans les temps modernes. Ils ont calqué la marche ondulée, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, le mouvement spiral de l'esprit humain, et leur grandeur tout entière est dans leur ensemble et dans leur développement. Mais il faut se souvenir que les peuples qui les parlaient n'eurent aucune connaissance de cet ensemble et ne se doutèrent nullement de l'enchaînement immense de leur destinée. Tout chez eux est incohérent, passif, et ce qui les unit aujourd'hui les uns aux autres, ce n'est pas leur propre pensée ou leur propre croyance, mais une pensée, une croyance, venue de source hébraïque.

S'il paraît avoir été dans la nature des Indous de subir toutes les influences et de suivre toutes les impulsions, le caractère des Sémites paraît avoir consisté à se refuser aux premières, à donner et à propager les autres. On reconnaît les traces de ce caractère énergique dans les allures concentrées et dans la forme inaltérable de leurs idiomes. Repoussant, en effet, le principe de la composition, ils fixèrent isolément chaque image, chaque pensée primitive, de peur qu'en les mêlant à d'autres, il en pût naître obscurité ou confusion. Ils admirent cependant une série de modifications de la pensée et du mot primitifs ; et c'est ainsi qu'autour d'un petit nombre de monosyllabes qui restèrent debout se groupèrent les nombreuses colonnes des racines dissyllabiques. Les éléments de leur langue une fois établis, les Sémites ne les perdirent plus de vue un seul instant, et ils exprimèrent les modes et les manifestations diverses d'une même idée par les variations et les modifications insensibles du même mot. Voilà comment le Sémite remonta avec facilité du dernier dérivé à

la racine, et que de la racine, avec la même facilité, il redescendit au dernier dérivé. La vie circula dans toutes les parties de la langue, comme elle circule encore aujourd'hui, vivace et forte, dans toutes les peuplades de la famille.

Les étymologies des mots n'ont pas été à faire dans ces idiomes, elles existaient de tous les temps; dans les idiomes indo-européens, au contraire, elles ne se sont faites que de nos jours, et le système de leur grammaire n'a été révélé qu'hier. Ajoutez que ce sont les Sémites qui, les premiers, ont dégagé la lettre de l'hiéroglyphe, et qu'en décomposant les sons de la voix humaine en une série d'éléments simples et saisissables, en inventant cet alphabet adopté par le grand nombre des peuples civilisés, et surtout des peuples japhétiques, ils ont fondé et rendu possibles la vie et les traditions intellectuelles de l'humanité. Donc la force du caractère sémitique se reflète dans la fixité des formes de son langage, comme la clarté pénétrante de son esprit est reproduite dans la simplicité et les contours tranchés de son système grammatical et de son alphabet. Force et clarté, c'est-à-dire attachement aux traditions et perception nette d'une série de pensées simples, mais grandes et indispensables à la nature humaine, tels paraissent être les traits principaux du caractère sémitique. Y a-t-il lieu d'en inférer une certaine infériorité de la race? Nous ne le pensons pas. Quel mal y a-t-il à ce que l'Arabe de nos jours parle un langage peu différent de celui de ses premiers pères, langage qu'il tient à honneur de connaître et d'apprendre, et à ce qu'il puisse remonter ainsi, par une longue série de traditions non interrompues, presqu'à l'origine de sa race et du genre humain? Quel avantage y a-t-il, au contraire, à ce que la foule, dans les peuples indo-européens, vive comme les premiers hom-

mes de cette race, à peu près sans souvenir du passé, et que la connaissance de ce passé ne s'obtienne, même dans les classes supérieures de la société, qu'au prix de longues et laborieuses études? Nous signalons cet inconvénient frappant qui s'offre à nous, sans prétendre pour cela que l'état des peuples japhétiques ne soit pas bien supérieur, *depuis quelques siècles* au moins, à celui des enfants de Sem. Retrancher les Indo-Européens de l'humanité, ce serait assurément la décapiter; ce serait lui ôter la variété et le mouvement, la beauté du génie et le plus noble éclat des arts. Mais, ne l'oublions pas, pour déployer le spectacle splendide que nous offrent leurs civilisations successives, ils ont dû être fécondés à plusieurs reprises par l'esprit sémitique : car, si ce n'est pas à sa seule influence que l'on peut attribuer cet esprit d'analyse et de simplification qui caractérise notre époque, et qui éclata d'abord dans les idées religieuses du monde européen, il y a dix-huit siècles, c'est à lui seul, c'est à l'esprit sémitique, que la société moderne doit ses mœurs de famille, sa haute morale, son honneur et sa dignité, et, ce qui est plus que tout cela, son salut.

§ 7. — LOI SUPRÊME DES LANGUES CIVILISÉES.

La création des idiomes sémitiques était due à un esprit vif, profond et précoce, qui semble avoir marqué du premier bond le but vers lequel devaient se diriger, par de longs détours et à des distances inégales, les langues indo-européennes. Ceux qui semblent l'avoir atteint les premiers après les Sémites sont évidemment les Germains. Dans leur langue, même tendance à dédaigner la rondeur des formes, à laisser tomber les terminaisons, à marquer la

pensée par les rapides éclairs du symbolisme, et, dans leur génie, même haine des pompes de l'imagination, même austérité, même puissance d'abstraire. Cette affinité du génie des deux races ne s'est pas démentie dans leur histoire, et lorsque, vers la fin du moyen âge, la civilisation chrétienne du Midi, doublée de la renaissance, paraissait sur le point d'englober dans son unité tous les peuples civilisés, un mouvement éclata dans le Nord, tout inspiré par les traditions bibliques, et qui prétendit ramener la religion à sa pureté primitive. De quelque manière qu'on envisage la Réforme, on est obligé d'y reconnaître une nouvelle infusion du génie hébraïque dans les âmes du Nord, tandis que les souvenirs de l'ancienne Rome et des splendeurs joyeuses de l'antiquité se sont constamment perpétués au sein des populations du Midi, plus éprises de formes éclatantes et des beautés de l'art. Au premier coup d'œil on serait disposé à croire que la race indo-européenne l'emporte sur la race sémitique, précisément par cette marche méthodique de la pensée et du langage qui l'a portée à transformer lentement ses idiomes d'une synthèse compliquée en langues claires, précises, analytiques. La race indo-européenne résumerait ainsi, dans le long parcours de son existence, et ses propres grandeurs et celles des Sémites. Cet éloge, qu'on lui a donné tant de fois, nous sommes obligés de le restreindre. En effet, les langues parlées par toutes les populations de cette race ont-elles toutes traversé les phases qui conduisent de la synthèse à l'analyse? Évidemment non. Les langues slaves ont conservé une richesse de flexions et des modes nombreux de dérivation qui les rendent moins aisées, mais surtout moins agréables à apprendre que le grec et le sanscrit. Les idiomes teutoniques eux-mêmes se font remarquer par un luxe de formes synthétiques

considérable et embarrassant pour tout autre que pour les indigènes. L'islandais est encore tout hérissé des difficultés que présentait l'ancien langage des Scaldes, et la syntaxe, les conjugaisons, mais surtout les déclinaisons de l'allemand moderne, s'apprennent plus difficilement peut-être, par les Français, que les étrangetés de la grammaire arabe. Ce seront donc les langues néolatines, auxquelles on peut joindre, si l'on veut, le grec moderne, qui se présenteront à notre esprit comme les représentants de l'analyse et de la pensée algébrique. Mais le grec de nos jours ne s'attache-t-il pas à reproduire, avec effort, les formes variées et classiques de la langue de Périclès et de Démosthènes ? L'italien, l'espagnol, le français même, ne possèdent-ils pas, ce dernier surtout dans sa syntaxe délicate et dans l'emploi de ses pronoms variés, mais tous dans la conjugaison de leurs verbes, si souvent irréguliers, de nombreuses traces de l'ancienne synthèse ? On ne saurait nier toutefois que leur marche a quelque chose de plus aisé et de plus libre que celle des langues germaniques, et surtout celle des langues slaves. A quoi doivent-elles cette supériorité, selon nous, bien réelle ? On peut dire que les Slaves et les Germains ont vécu moins de la vie de la pensée, qui creuse, et de la civilisation, qui use. Seulement il faut ajouter aussi que les Slaves et les Germains ont toujours présenté une masse compacte sur laquelle la conquête a pu passer quelquefois, mais sans les entamer, et dans laquelle une idée et une influence étrangères, fût-ce celles du christianisme, ont pu se répandre sans les dominer. Le latin, qui a donné naissance aux idiomes romans, se distinguait déjà, sans doute, par une tendance visible vers l'abstraction et des formes concentrées. Il est douteux toutefois qu'il se fût complétement décomposé et que les différences qui le séparent de ses filles

fussent aussi profondes qu'elles le sont en réalité, sans la double invasion qui a transformé l'Occident : celle des barbares du Nord, qui, en leur qualité de conquérants, n'apprirent qu'imparfaitement la langue des vaincus, et celle d'une pensée, hébraïque s'il en fut jamais, la pensée chrétienne, qui entra comme une épée dans le corps énervé et amolli de l'empire romain. Cette pensée, en changeant le cours des idées, changea le langage, et, s'efforçant de parler celui des simples, en précipita la marche vers la clarté et l'analyse. Mais les langues les plus réellement analytiques aujourd'hui sont, en Europe, l'anglais ; en Asie, le persan et quelques dialectes de l'Inde, tels que le bengali, le mahratte, etc. (1). Comment se fait il que ces idiomes aient primé, dans la voie de l'analyse, non-seulement les langues slaves et germaniques, mais encore les langues néolatines ? La raison en est bien simple et bien évidente. Ces langues ont été parlées autrefois par des peuples qui n'ont pas su maintenir leur indépendance et leur nationalité, qui ont vu s'asseoir à côté de leur foyer des conquérants étrangers, et introduire dans leur vie sociale des coutumes, des mœurs et quelquefois une religion, différentes de celles de leurs pères. Les Normands, aux prises avec les Anglo-Saxons, désapprirent bien vite le français élégant de Bayeux, pour apprendre, imparfaitement il est vrai, les sons rauques de la population vaincue. Celle-ci, à son tour, modifia son langage primitif, et, en négligeant toutes les flexions, s'attacha à faire ressortir surtout les syllabes importantes des mots,

(1) Ces derniers sont tellement éloignés du synthétisme de l'ancien sanscrit qu'ils ne peuvent plus former le pluriel qu'à l'aide de certains mots ajoutés au thème, tels que *dik* (réunion), *avatha* (tout). — Benfey, *Indien*, p. 253.

à les faire comprendre et accepter par les vainqueurs. C'est ainsi que naquit ce langage si simple, si dépouillé de formes étymologiques et de lois syntaxiques, que parle aujourd'hui la famille anglo-saxonne. Même chose arriva dans la Perse et dans l'Inde. Seulement ce ne fut pas ici un peuple appartenant à la même race que les vaincus, comme cela avait eu lieu en Angleterre, qui usurpa le pouvoir et la domination ; ce furent encore les Sémites qui, à la suite de la religion de Mahomet, introduisirent une foule de mots empruntés à leur propre idiome, et obligèrent les anciens habitants, toujours dans l'intérêt de la clarté, d'abandonner les formes riches et allongées de leur langage. Le résultat de cette fusion fut d'autant plus complet que les Mahométans eux-mêmes parlaient un idiome qui, sans être analytique, puisqu'il n'avait pas dû son origine à la synthèse, portait au moins quelques caractères de l'analyse. Dans ce concours de langues, si l'on peut s'exprimer ainsi, la palme n'appartiendra donc pas aux Slaves, qui ont conservé la leur intacte au milieu des invasions et des conquêtes; ni aux Germains, qui sont restés fidèles, du moins jusqu'à un certain point, aux idiomes parlés par leurs pères; mais aux Néolatins d'abord, aux Anglais et aux Persans ensuite, qui sont des peuples mixtes, d'origine récente, nés de la fusion de plusieurs races et ayant vu plusieurs fois traverser leurs pays par la double conquête des armes et des idées. Evidemment, il ne peut être question ici d'une supériorité de la race japhétique; s'il y en avait une, elle serait du côté des Slaves et des Germains, qui au moins ont conservé leur nationalité et peuvent presque être considérés comme étant restés eux-mêmes. Le mérite n'est donc plus celui de la race, mais celui des circonstances. Il est aussi dans cette loi de notre nature que ce ne sont

pas des terres vierges des œuvres de l'homme qui peuvent nourrir la semence de l'avenir et fournir de nouvelles pages à l'histoire. Non-seulement il faut un sol dont chaque motte ait été remuée, brisée par le soc; dont chaque parcelle ait été occupée successivement par des peuples de langues, de religions et de mœurs diverses; il faut encore un sol trempé de la sueur et du sang de plusieurs générations pour faire venir une nouvelle moisson de gloire, pour produire une grande nation et une grande civilisation, qui marquent dans les annales du genre humain. Mais, que ce soit le mérite de la race japhétique ou non, c'est dans cette race surtout que nous rencontrons la succession de langues synthétiques et de langues analytiques : car les idiomes parlés par les autres races de notre globle ont pris un développement différent, lorsqu'ils ne se sont pas arrêtés à la première phase de leur formation. N'y a-t-il donc aucune loi commune à toutes les langues civilisées? et faudra-t-il nier que dans tous les peuples qui ont marqué dans l'histoire il y ait eu des aspirations vers un même but, entrevu obscurément et poursuivi avec ardeur par les têtes de colonne de l'humanité? Cette loi existe, selon nous : c'est la loi de tous les organismes vivants, c'est la loi qui veut que la jeunesse succède à l'enfance et la maturité virile à la jeunesse; qui veut enfin que l'imagination, tôt ou tard, soit remplacée par la réflexion. Si la faculté qui semble prédominer dans les ouvrages des anciens est l'imagination, si Platon n'a pas pu se soustraire à son empire, si Aristote n'a pu apporter dans ses puissants raisonnements toute la suite, la clarté et la netteté de la pensée moderne, la réflexion, au contraire, l'analyse et son esprit scientifique règnent quelquefois dans les œuvres les plus incontesta-

blement naïves des poëtes de notre siècle et s'y font voir comme malgré eux.

Or, ce mouvement incessant vers la clarté, la raison, la connaissance de soi et de l'univers, qui éclate dans le développement littéraire de l'humanité, se retrouve aussi dans celui des langues. Fruit de l'instinct, leur vocabulaire primordial répondait fidèlement aux images qui frappaient les sens des premiers hommes; leurs mots, qu'aucune convention n'aurait pu créer, ressemblaient aux organismes vivants de la nature, tant leurs formes, malgré les puissantes règles de l'analogie qui ont présidé à leur naissance, sont riches, variées, multiples, changeantes. La phrase y est rapide, mobile, passionnée, poétique, et notre froide raison suit péniblement les élans impétueux inspirés par une imagination aussi fraîche qu'ardente. Peu à peu cependant la réflexion commence à se dessiner et à approprier la forme à son image. Il y a plus de clarté et de simplicité dans le grec que dans le sanscrit, et la pensée se détache et se montre mieux en relief dans la phrase latine que dans la période grecque. Encore un pas, et l'analyse triomphera, car la pensée aura percé à jour l'enveloppe qui la cachait.

Les langues modernes paraissent avec un système de syntaxe et d'étymologie beaucoup plus simple, remplaçant les nombreuses désinences des conjugaisons et des déclinaisons par des mots indépendants qui orientent l'esprit; la phrase enchevêtrée, mais sonore, par les allures régulières, algébriques, de la construction moderne; enfin, les harmonies de la quantité prosodique, par la rime et une puissante accentuation. C'est en effet l'accent qui a été l'instrument de cette remarquable transition du principe plus matériel qui régnait dans les langues an-

ciennes au principe spiritualiste qui gouverne les nôtres, où les mots ne sont plus en réalité que les signes des idées. Car l'accent s'était attaché dès le commencement à la syllabe qui paraissait la plus importante du mot, à celle à laquelle l'esprit de l'homme accordait la prééminence sur les autres, et dans les langues du nord ce fut toujours celle de la racine. Dans la révolution qui transforma les langues de l'antiquité et détruisit leurs formes admirables et harmonieuses, ce furent surtout les syllabes marquées par l'élévation de la voix qui restèrent intactes. Mais, de même que la réflexion règne davantage dans les peuples du nord et qu'ils professent un mépris plus grand pour la forme, la réflexion a aussi façonné davantage leurs langues, qui sont, à coup sûr, bien plus fortement accentuées que celles du midi. En France, l'accent, un jour, a dû aussi jouer un rôle considérable dans la langue. Lorsqu'il a commencé à s'affaiblir, celle-ci a dû recourir à une extrême rigueur dans la construction de la phrase, dont le mouvement tout logique exprime en réalité, plus que celle d'aucune autre nation, la marche de la pensée humaine.

Les langues qui, au lieu de se pétrifier dès leurs premiers pas, ont eu une croissance plus normale, comme les langues sémitiques et surtout les langues indo-européennes (nous savons fort peu de chose des révolutions qui ont pu transformer les autres), ont de très bonne heure pris pour régulateur le principe de la quantité prosodique. Ce principe n'est nulle part plus sensible que dans la grammaire sanscrite, qui distingue avec la dernière rigueur entre des voyelles longues et brèves (1). Sa puissance ne saurait être contestée en hébreu, où nous retrouvons la

(1) Benloew, *Accentuation*, p. 63.

même distinction assez nettement établie. Puisque les signes exprimant la longueur ou la brièveté des voyelles datent du Ve ou du VIe siècle de notre ère, la quantité a dû être encore bien vivace dans la langue à cette époque. Même si elle avait été entamée sur quelques points, si *patach* (*ă*), *segol* (*ĕ*) et *kamez chatuph* (*ŏ*) seuls étaient régulièrement brefs, si *chirek* (*ĭ*) et *kibbuz* (*oŭ*) avaient été quelquefois longs (1), ces exceptions elles-mêmes ne feraient que confirmer la règle.

Les recherches des philologues n'ont pas encore fait découvrir si les altérations que cette règle a dû subir sont le résultat du chant musical, ou de la prononciation variable du son des voyelles — comme par exemple celle d'un *e ouvert* et d'un *e fermé*, etc. — ou de l'accent remplaçant les syllabes longues et brèves par des syllabes fortes et faibles, ou enfin de l'action réunie de ces trois éléments.

Quoi qu'il en soit, on ne saurait douter du rôle important que la quantité a dû jouer dans l'ancien langage des Hébreux, puisqu'on en rencontre des traces encore dans la poésie arabe (2), venue plus de mille ans après celle des livres sacrés.

Nous savons que la quantité prosodique a dominé dans une série d'idiomes que nous ne pouvons pas poursuivre jusqu'à leur origine, puisque les poésies qui ont été écrites dans ces idiomes ne sont pas bien anciennes, ou bien nous ont été révélées depuis peu, et lorsque de nombreux changements avaient pu altérer leur caractère primitif. C'est ainsi que nous savons du lithuanien qu'on y rencontre encore de véritables longues, puisque l'accent cir-

(1) Voyez Gésénius, *Grande grammaire hébraïque*, p. 35, 36.
(2) Schmitthenner, *Ursprachlehre*, p. 334.

conflexe s'y est maintenu. L'accent aigu y est resté extrêmement mobile, et se rencontre quelquefois sur la quatrième et la cinquième syllabe à partir de la finale. Dans le tchèque, autre dialecte slave, l'accent porte constamment sur la première syllabe du mot, en même temps que la longueur et la brièveté des syllabes y sont scrupuleusement observées, ce qui, ajoute M. Schleicher (1), donne à cet idiome une grande beauté poétique.

Jusqu'à présent nous n'avons parlé que des langues appartenant aux deux grandes races des Sémites et des Indo-Européens. Voici un idiome appartenant à un peuple de race ouralienne, le magyar, dont tous les mots ont pareillement l'accent sur la première syllabe, syllabe qui, chez les Tatares, renferme invariablement le radical. Cet accent s'affaiblit toutefois, nous dit M. Schleicher (2), quand des syllabes longues vont suivre : car, en magyar, elles sont distinctes des syllabes brèves. Cette langue disposerait donc d'une prosodie entièrement indépendante de l'accent, et, seule parmi les langues civilisées, elle serait capable de reproduire encore de nos jours la versification métrique des anciens. Tout en tenant compte de ce qu'il peut y avoir d'exagéré dans cette assertion, elle semble prouver au moins jusqu'à l'évidence que l'antique principe de la quantité s'est maintenu, dans un cas spécial et unique, à peu près dans toute son intégrité. Enfin, si nous jetons un rapide coup d'œil sur l'alphabet des Coptes, alphabet qui est presque identique à celui des Grecs, nous sommes frappés d'y retrouver un

(1) *Les Langues de l'Europe moderne*, par A. Schleicher, trad. par Ewerbeck, p. 275.

(2) *Ibid.*, p. 112.

oméga et un *êta :* ce qui semble indiquer que les Egyptiens sentaient encore, dans les premiers siècles de notre ère, la différence entre la brièveté et la longueur de l'*e* et de l'*o*.

Le fait le plus général qui semble dominer les langues dont le développement a suivi celui de la civilisation, c'est qu'elles vont du principe de la quantité prosodique à celui de l'accentuation. Car le passage du style à métaphore au style algébrique, de l'habitude de matérialiser la pensée par l'image à celle d'exprimer la pensée dans toute son abstraction, ne paraît pas s'être effectué partout avec une égale précision, surtout lorsqu'on songe au langage, encore aujourd'hui si pittoresque, des Orientaux d'origine sémitique. Il ne paraît pas non plus que la marche du temps ait généralement appauvri les langues, diminué le nombre de leurs racines primitives, amoindri, affaibli leurs formes syntaxiques La perte même des terminaisons n'est pas aussi universelle qu'on l'a cru jusqu'à présent, et la loi en vertu de laquelle elles disparaissent souffre des exceptions au sein des familles de langues qui semblent l'avoir le plus profondément subie. Témoins les langues slaves et quelques idiomes teutoniques, conservant un luxe de déclinaisons, de conjugaisons, etc., qui démontre que l'état de barbarie où les races qui les parlent sont restées longtemps a été favorable au *synthétisme*, par lequel elles se rapprochent encore du sanscrit. Et cependant ces langues ont remplacé, depuis des siècles, la quantité prosodique par le principe de l'accentuation.

On sait pareillement que la langue arabe, qui ne s'est épanouie que quelques siècles avant Mahomet, c'est-à-dire plus de douze siècles après David et Salomon, possède un système de conjugaison beaucoup plus com-

pliqué (1), des déclinaisons plus variées (*duel*), des adjectifs et des dérivés plus nombreux et un vocabulaire plus riche que son aïeule, la langue hébraïque. Ce qui dénote en elle les caractères d'une langue moderne, ce sont, comme nous l'avons indiqué plus haut, quelques terminaisons un peu plus effacées, un système moins complet de voyelles, puis surtout la rime, enfin un nombre de syllabes toujours égales que l'on retrouve dans les morceaux poétiques. Or, ces deux derniers points sont une preuve certaine que l'accentuation tient déjà une large place dans la langue et qu'elle y prime la quantité. Si l'on cherche à expliquer la position que l'arabe occupe à l'égard de l'hébreu, il faut admettre que ce dernier idiome se soit fixé prématurément, selon toute vraisemblance, à l'époque où Moïse imprima à son peuple ce cachet national si ineffaçable qui le distingue encore aujourd'hui. Or, à ce moment, le travail de synthèse que poursuivaient les langues sémitiques n'était pas encore terminé; il continuait, au contraire, son action lente et sourde au sein des tribus qui, dans l'intérieur de l'Arabie, étaient restées fidèles à la vie nomade, ou s'étaient arrêtées à un degré peu avancé de civilisation.

On ne s'étonnera donc plus de voir la splendide efflorescence de la langue et aussi de la littérature arabe s'épanouir juste au moment où les langues des autres peuples civilisés entraient rapidement en décadence. C'est que, renfermées jusqu'alors par le désert dans les limites du pays qui les avait vues naître, elles n'avaient encore aucun contact avec le mouvement intellectuel qui entraînait

(1) Gésénius, *Grande gramm. hébraïque*, p. 232, 236, 274, 283, 622 et suiv.

les races historiques vers des destinées et une ruine plus précoces.

Cet état exceptionnel de la langue et de la littérature arabes ne pouvait d'ailleurs pas être d'une bien longue durée, et un certain niveau avec les langues de l'Occident devait bientôt s'établir, dès que le fanatisme religieux eut fait sortir ce peuple antique de son isolement. Dans l'arabe vulgaire, la langue est revenue aujourd'hui à peu près à la pauvreté et à la simplicité nous ne dirons pas de l'araméen (1), peut-être le plus ancien des dialectes sémitiques, mais assurément de l'hébreu de la Bible.

Il paraît donc certain que non-seulement les deux races les plus importantes de notre globe, celle de Japhet et celle de Sem, mais encore d'autres peuples appartenant à d'autres races, comme les Hongrois et les Egyptiens, décèlent dans le développement et la marche historique de leurs idiomes une même grande loi. C'est pourquoi nous osons dire que cette loi est inhérente à l'esprit humain, et nous terminons en répétant ce qui a été dit ailleurs : *L'histoire de l'accent n'est autre chose que celle du principe qui, parti de bien faibles commencements, finit par envahir toutes les formes, par se soumettre l'ordre des mots et la versification de toutes les langues* (2).

Il faut l'avouer toutefois, la prédominance de l'accent ne caractérise pas seulement les vieilles langues, qui ont épuisé toutes les phases de leur développement ; nous la rencontrons encore à leur début dans les idiomes primitifs les plus pauvres : dans le chinois, qui, grâce à la variété des

(1) L'araméen fut parlé par les Chaldéens du nord, les Babyloniens et les Assyriens, qui semblent avoir quitté le sol natal de l'Arabie avant les Hébreux, ou qui au moins se sont fixés avant ceux-ci dans des régions plus septentrionales.

(2) Benloew, *Accentuation*, p 296.

intonations avec lesquelles ses mots se prononcent, réussit à quadrupler les 328 sons qui composent son dictionnaire ; dans la langue des Akra, en Afrique, presque dépourvue de formes syntaxiques (1); dans quelques langues américaines, plus compliquées, mais qui affectionnent le retour des mêmes sons, exprimant des idées différentes et diversifiées surtout par l'accent (2), comme le *guarani* et le *quichna*. Car, enfin, il est certain que la quantité prosodique ne peut naître que lorsque les langues sortent de la phase du monosyllabisme. Tant que tous les mots ne se composent que d'une seule syllabe et ont pour ainsi dire la même valeur, la différence de la longue et de la brève ne peut pas se faire sentir. Et c'est précisément parce que les monosyllabes primitifs ne se sont pas fondus en chinois, après s'être mesurés et pesés mutuellement, qu'il n'y a jamais eu de valeur prosodique chez ce peuple et que l'accent est devenu la règle invariable de la langue et de la poésie.

§ 8. — CLASSIFICATION DES LANGUES.

On divise généralement toutes les langues parlées sur notre globe en trois grandes classes : 1° celle des langues *monosyllabiques*, immobilisées et conservées pour ainsi dire à l'état de *fossiles;* 2° celle des langues *agglutinantes* ou *agglutinatives*, qui combinent une série de mots primitifs, mais sans les fondre en un tout véritablement organique ; 3° celle des langues *à flexion*, où la combinaison a amené cette fusion, et où la trace des éléments constitutifs du mot s'est effa-

(1) *Mithrid.*, III, p. 198.
(2) *Ibid.*, III, p. 432, 520.

cée pour tout autre que pour un linguiste expérimenté.

Nous avons déjà dit un mot de la première classe, représentée par le chinois et quelques idiomes parlés par les peuples voisins de la Chine, les Siamois, les Tibétains, et d'une manière moins complète par le barman et les langues *himalayennes* (le *bodo*, le *dhimal*, le *kasia*, etc.). Toutefois, nous rencontrons aussi dans d'autres parties du globe, comme par exemple dans l'Amérique du Sud, chez quelques peuplades sauvages, des idiomes monosyllabiques.

Nous avons étudié dans les pages précédentes le système grammatical des langues à flexion, considérées par les philologues comme les plus parfaites dont nous ayons connaissance. Elles comprennent celles de la race de Japhet et de la race de Sem ; mais nous ne devons pas nous dissimuler que le double caractère de la synthèse et de la déflexion peut se rencontrer parfois dans les idiomes de populations peu éclairées, comme il arrive dans le *dahcota*, parlé par une tribu de ce nom, habitant les bords du Mississipi et appartenant aux *Indiens-Sioux*. Dans cette langue, éminemment agglutinante, le verbe présente différentes voix, telles que la voix active, la voix fréquentative, la voix possessive, la voix attributive, lesquelles se forment par l'addition de certaines syllabes, ou par l'incorporation de pronoms, ou même par certains changements d'une lettre radicale : ce qui rappelle les conjugaisons fortes des Allemands (1). On rencontre des traces de déflexion pareillement dans les langues caucasiques, le *géorgien* ou le *karthouli*, le *circassien*, le *lazique*, le *mingrélien*, etc. (2). Il faut s'attendre à plus d'une surprise du même genre, à me-

(1) Alf. Maury, *La Terre et l'Homme*, chap. VIII, p. 445.
(2) Maury, *ibid.*, p. 457.

sure que nous connaîtrons davantage les idiomes parlés au pied et dans les anfractuosités de certaines montagnes de l'Asie, dans l'intérieur de l'Afrique et de l'Amérique. En tout cas, si cette classification, établie par les savants d'outre-Rhin, tient bon, et si une langue est d'autant plus parfaite que la fusion de tous les éléments constitutifs de ses mots est plus intime, et que ses mots eux-mêmes sont plus indissolubles, ce sont encore les idiomes sémitiques qui tiendront le premier rang. Seulement, la structure savante d'un idiome n'ayant pas toujours déterminé une grande civilisation, il ne faudrait pas croire que de cette supériorité nous prétendions inférer d'une manière absolue la supériorité de la race; et, d'ailleurs, ce n'est pas ici le lieu de comparer longuement les services rendus par les Indo-Européens et les Sémites à l'humanité.

Entre les langues monosyllabiques et les langues à flexion, il faut placer la classe intermédiaire, mais variée, mais immense, des langues agglutinantes. Ces langues se font toutes remarquer par le principe de la déflexion ou du symbolisme, mais elles se rapprochent, par d'autres caractères, tantôt du système monosyllabique, tantôt des idiomes sémitiques, et tantôt des langues indo-européennes; quelquefois même elles se rattachent à deux ou trois de ces séries à la fois.

Dans cette grande classe des agglutinantes, nous distinguons trois groupes. Le premier, celui qui, ayant abandonné la fixité chinoise, se rapproche, par sa structure surtout, des langues sémitiques, c'est le groupe des idiomes africains, qu'on peut appeler à juste titre idiomes *atomiques*. Ils se font remarquer généralement par l'abondance des lettres labiales et la répétition fréquente des voyelles sombres (*o*, *u*). Généralement aussi les consonnes doubles y sont rares et les voyelles y sont pronon-

cées nettement. Les mots s'y forment surtout à l'aide de préfixes, circonstance qui établit une ligne de démarcation profonde entre ces langues et les langues tartares, qui n'admettent pas que la racine soit au second rang. Le second groupe se placera avantageusement entre les langues sémitiques, auxquelles il semble emprunter quelques-uns de ses procédés les plus originaux, et les langues indo-européennes, dont il paraît adopter l'antique synthétisme : c'est le groupe des langues *tatares*, parlées depuis les confins de la Chine jusqu'à la mer Baltique, jusqu'aux portes de Vienne. Le troisième groupe est celui des idiomes dits *incorporants* ou *holophrastiques* (1), qui, poussant le synthétisme à bout, résument la phrase entière dans un seul mot, et qui, au premier abord, paraissent ainsi dépasser la puissante flexibilité des langues japhétiques. Ces idiomes sont parlés par la très grande majorité des tribus indigènes de l'Amérique du Nord et de l'Amérique du Sud. Néanmoins on rencontre aussi des idiomes holophrastiques sur d'autres points du globe, isolés au milieu de populations parlant des langues d'une structure différente.

Le premier groupe des langues agglutinantes nous est encore imparfaitement connu ; il renferme, avons-nous dit, le grand nombre des idiomes africains. Ceux-ci ont quelque chose de la simplicité des langues sémitiques, dont ils ne possèdent pourtant pas le symbolisme pénétrant. Mais, à cause de l'affinité même qui semble avoir toujours régné entre eux et ces dernières (2), la civilisa-

(1) Ces termes ont été proposés par MM. *Schleicher* et *Lieber*.

(2) En effet, le grand nombre des langues africaines, désignant peu clairement les idées de temps et de mouvement, ne distinguent pas toujours le présent du futur ou le futur du passé ; mais elles sont,

tion sémitique paraît avoir exercé un empire particulier sur les populations libyennes, et les langues sémitiques avoir déteint sur leurs idiomes. Les racines de ceux-ci, comme celles du chinois, ont fréquemment gardé leur forme primitive. Mais un certain nombre de ces racines ont vu leur valeur intrinsèque s'affaiblir et descendre à celle de conjonctions et de prépositions désignant les temps et les modes dans les verbes, et les cas dans les substantifs. Seulement ces formes syntaxiques n'ont pu s'unir au mot principal, qu'elles servent à déterminer davantage; elles sont restées indépendantes et donnent à la phrase quelque chose de prolixe, de traînant, sans ajouter beaucoup à la clarté de la pensée. Choisissons quelques exemples dans la langue *copte*, qui est considérée comme la continuation de l'ancienne langue égyptienne :

1° *se* (3e pers. plur.) *na* (signe du fut.) *fi* (*porter*) *te* (toi) = *tollent te* (*feminam*)

2° *n* (Négation) *k* (2e pers. sing.) *te*, donner *sto*, jeter (rejeter) *ej* (1re p. s.) = *ne reprobes me.*

3° *a* (Signe du prét.) *s* (3e p. s. f.) *na* (fut.) *hem* (*sauver*) *e* (2e p. f. s.) = salvabit te (sing. fém.).

Pour traduire l'idée *dès aujourd'hui* (*abhinc*), le copte se sert de quatre mots :

di (*prendre*) *n* (*de* (1)) *te* (article fém.) *nou* (*moment*, de la rac. *nau* (voir)) (2)

comme l'hébreu et l'arabe, très riches sous le rapport des genres ou des voix du verbe; c'est-à-dire indiquant la manière dont le verbe peut être employé.

(1) *Prendre de* constituent une préposition avec le sens de ἐξ ἀπό.

(2) Benfey : *Ueber das Verhältniss der ägypt. Sprache zum semitischen Sprachstamm*, p. 128, 130, etc.

La déclinaison des Coptes est d'une simplicité qui rappelle celle des Sémites; leurs pronoms ont une grande ressemblance avec ceux de la langue hébraïque, ce qui, à la seule exception du pronom personnel de la première personne (hébr., *anohhi;* copte, *anok*), pourrait bien n'être que l'effet du hasard (1). La conjugaison s'opère à l'aide d'auxiliaires exprimant les temps et les modes : *a* faire; *re*, être; *ta*, donner; *ma*, donner; *na*, aller, conduire, etc., etc.

Peut-on rien imaginer de plus décousu, de plus incohérent, que la langue des *Susu*, tribu africaine établie près du *Sierra-Leone*, employant quatre mots pour rendre l'idée *actif* (2) : *she* (chose), *ra fala* (faire), et *muhhe*, terminaison qui forme des substantifs et des adjectifs. Elle se sert du mot *fe* pour donner au verbe la valeur d'un nom; par exemple : *tu* = mourir; *tu fe* = mort. On rencontre les mêmes longueurs dans la conjugaison : *Je suis fait* s'y dit : *Em luma ra fala hhe;* etc. etc. Qu'on examine les dialectes des *Akra*, des *Coossa*, des *Caffres*, des *Malgaches*, des *Beetjuanas*, on y trouvera partout des phénomènes analogues, malgré l'extrême différence des éléments primitifs (racines) qui constituent ces idiomes (3).

Le second groupe, qui comprend les idiomes de la souche tatare, se divise en deux grandes masses essentiellement distinctes. L'une, la famille tatare proprement dite, ou la famille de l'Altaï, orientale-asiatique, embrasse le tongouze (dont le mantchou est un dialecte), le mongol, le turc; l'autre, la famille tatare de l'Oural, occi-

(1) Gésénius, *Grande gramm. hébr.*, p. 200.
(2) *Mithrid.*, III, p. 174.
(3) *Ibid.*, III, p. 197, 264, 281, 286 et suiv., et IV, p. 438, sur la langue des Bullom.

dentale-européenne, se compose des langues finnoises, appelées *tschoudes* chez les Slaves, et connues en Europe sous le nom d'ouraliennes. Le développement de ces langues s'est fait d'Orient en Occident, de la mer Japonaise à la mer Baltique. Le mantchou et le mongol ne s'éloignent pas encore beaucoup du monosyllabisme, et ils distinguent du radical les mots exprimant la relation. Le turc le fait déjà rarement; le finnois et le magyar ne le font presque jamais et forment un mot inséparable composé de parties. Il y a donc eu dans les langues tatares un progrès insensible du monosyllabisme au synthétisme; mais c'est là que leur marche, pour le moment, semble s'être arrêtée, et il y a des raisons pour croire que l'analyse leur restera à jamais étrangère. Trois lois leur sont communes à toutes; mais c'est la troisième qui mérite particulièrement notre attention : 1° le radical n'admet jamais que des syllabes se placent à sa tête; 2° le régime précède toujours le régissant: ainsi le génitif a le pas sur son régime, l'objet a le pas sur le verbe (quelque chose d'analogue s'observe dans le japonais); il n'y peut point avoir de prépositions, il n'y a que des postpositions; 3° l'unité du mot y est assurée par une certaine harmonie des voyelles, dont nous traiterons plus tard dans le chapitre sur l'assimilation. Les voyelles des syllabes indiquant la relation sont forcées de s'adapter ou de s'assimiler à la voyelle du radical. C'est le plus sûr moyen d'assurer la prédominance de ce dernier sur les termes de relation, formés quelquefois par une longue file de syllabes. Il ne faudrait pas pourtant voir dans cette règle une preuve que les éléments constitutifs du mot tatare sont arrivés à une fusion organique. Cette loi est tout extérieure, précisément parce qu'elle n'atteint que les désinences, mais jamais la racine; tandis que, dans les langues indo-européennes,

c'est au contraire celle-ci qui est modifiée par l'action des désinences, lorsqu'elle ne l'est pas dans son essence par le principe de la déflexion.

Les langues tatares distinguent donc trois espèces de voyelles : 1° dures, *a*, *o*, *ou*; 2° molles, *ai* (*e*), *eu*, *u*; 3° moyennes, *i* ou *e*.

Lorsque le radical renferme une voyelle dure, les voyelles des terminaisons sont dures aussi. Par exemple :

Turc : *aghâ*, maître; au pluriel, *aghâ-lar;*
Magyar : *haz*, maison; au génitif, *haz-bol.*

Lorsque le radical renferme une voyelle molle, les voyelles des terminaisons doivent l'être de même :

Turc : *er*, homme; pluriel, *er-ler;*
Magyar : *kert*, jardin; génitif *kert-böl.*

Ces voyelles sont en général molles aussi, lorsque la voyelle du radical est moyenne : turc : *qiz*, fille; plur., *qiz-ler*.

Lorsque le radical a deux syllabes et qu'il renferme une voyelle dure et une voyelle moyenne, la voyelle dure s'imposera aux terminaisons :

Finnois : *papi*, prêtre; *papi-lta*, du prêtre;
Magyar : *mozdit-ok*, je mets en mouvement.

Lorsque le radical dissyllabe renferme une voyelle molle et une voyelle moyenne, les moyennes encore sont sacrifiées et les molles reparaissent dans les désinences :

finnois : *terais*, acier (la forme primitive est *teraikse*); *teraikse-ltai*, de l'acier.

Parmi les langues tatares, le finnois se distingue par une déclinaison extrêmement riche, puisqu'elle ne compte pas moins de quinze cas, et le turc (ainsi que le magyar) par un très grand nombre de voix du verbe.

En voici quelques exemples empruntés au turc :

1° *sev*, aimer; infinitif, *sev-mek*;

2° Négatif : *sev-me-mek*, ne pas aimer (en supposant que le verbe fût *baq*, on aurait *baq-ma-maq*, et ainsi des autres);

Impossible : *sev-e-me-mek*, ne pas pouvoir aimer, etc.;

3° Transitif : *sev-dir-mek*, forcer à aimer;

Trans. négat. : *sev-dir-me-mek*, ne pas forcer à aimer, etc.;

Passif, trans. négat. : *sev-il-dir-me-mek*, ne pas être forcé à être aimé, etc.;

4° Réflexif : *sev-in-mek*, se réjouir;

Réflex. trans. imposs. : *sev-in-dir-me-mek*, ne pas forcer à se réjouir, etc.;

5° Réciproque : *sev-ish-mek*, s'aimer réciproquement;

Récipr. trans. imposs. : *sev-ish-dir-e-me-mek*, ne pas pouvoir forcer à s'aimer réciproquement, etc.

Chacune de ces cinq voix peut, comme le prouvent nos exemples, se composer avec toutes les autres et enfanter à son tour une foule de formes de temps, de modes, etc.

On rencontre dans plusieurs langues tatares, et particulièrement dans le hongrois, absolument comme dans les langues sémitiques, des suffixes possessifs. Par exemple : *kép-em*, mon image; *kép-ed*, ton image, etc. Plur. : *kép-ei-m*, mes images; *kép-ei-d*, tes images, etc. Le hongrois distingue en même temps dans la conjugaison une

forme indéterminée et une forme déterminée. Voici la conjugaison des deux formes au présent :

Forme indéterminée.		*Forme déterminée.*
	Singulier :	
1 *ir-ok*, j'écris;		1 *ir-om*, je l'écris;
2 *ir-sz*, tu écris;		2 *ir-od*, tu l'écris;
3 *ir*, il écrit.		3 *ir-ja*, il l'écrit.
	Pluriel :	
1 *ir-unk*, nous écrivons;		1 *ir-juk*, nous l'écrivons;
2 *ir-tok*, vous écrivez;		2 *ir-jâtok*, vous l'écrivez;
3 *ir-nak*, ils écrivent.		3 *ir-jak*, ils l'écrivent.

La forme déterminée rappelle, par l'insertion du régime entre le radical et le suffixe, un procédé des langues incorporantes ou holophrastiques dont nous allons parler tout à l'heure.

Disons, en terminant, que MM. Max Müller et Logan ont découvert qu'il existait une affinité entre les langues tatares et les idiomes parlés par les anciens habitants de la presqu'île gangétique, refoulés vers les montagnes, à l'extrémité méridionale du pays appelé le *Dekan*. Ces idiomes : le *telinga*, le *canari*, le *télougou*, et surtout le *tamoul*, sont compris sous le nom générique d'idiomes *dravidiens*. Ils se sont, à leur tour, mêlés quelque peu aux langues rudimentaires des Polynésiens et des nègres Papous, qui paraissent avoir été les premiers habitants de l'Inde. Toutefois, la tendance agglomérative des sons est plus prononcée dans les idiomes dravidiens, particulièrement le tamoul, que dans aucune langue tatare. Les deux grandes familles ont pour trait commun l'emploi des

postpositions ; mais celles-ci sont plus nombreuses dans les langues tatares (1). Quant au japonais, il a certainement des affinités avec le mantchou d'un côté et avec le chinois de l'autre (2).

Le troisième groupe des langues agglutinantes comprend les langues *holophrastiques* ou *polysynthétiques*, parlées par l'immense majorité des indigènes de l'Amérique. Nous avons déjà dit que ces idiomes expriment un grand nombre d'idées par un seul mot, et nous pouvons ajouter qu'ils ont quelquefois un mot particulier pour chaque groupe d'idées. Dans l'iroquois, par exemple, cette phrase : *Je donne de l'argent à ceux qui sont arrivés, pour leur acheter encore des habits avec cela*, est rendue par un seul mot (3), contenant vingt-une lettres, quand nous sommes forcés d'employer dix-sept mots. Il va sans dire que dans ces étranges composés il faut voir une agglomération de radicaux et de mots simples violemment contractés et apocopés. Dans cette langue, l'abstraction est nulle : on n'y sait dire *bon*; il faut dire *un homme bon, une plante bonne*. En revanche, le nombre des conjugaisons est prodigieux ; encore la plupart des tribus américaines ne connaissent-elles pas la conjugaison pure et simple. Les Mohicans ne peuvent pas dire : *j'aime, tu aimes;* ils ont l'habitude d'ajouter immédiatement l'objet de leur affection et de conjuguer : *je l'aime, je t'aime, je*

(1) Voyez, au surplus, Maury, *La Terre et l'Homme*, chap. VIII, p. 435 à 438.

(2) Toutes les langues parlées par les indigènes de la Sibérie, l'*ostiak*, le *samoyède*, le *vogoul*, le *syriène*, le *mordvine*, le *tchérémisse*, etc., appartiennent à la grande famille des langues tatares et ougro-japonaises. (V. Maury, *ibid.*)

(3) Ampère, *Promenade en Amérique*, Revue des Deux-Mondes, 1er février 1853, p. 572.

vous aime, etc. (1), et d'exprimer toutes ces idées par un seul mot. Nous ne répéterons pas ici que ces langues ont dû partir, comme toutes les autres, du monosyllabisme; seulement, lorsque les races moins bien douées du nouveau continent ont voulu commencer le grand travail de la synthèse, leur raison n'a pu gouverner une imagination trop sensible et trop compréhensive, et, en abandonnant le système monosyllabique, elles sont rapidement tombées dans l'autre excès, dont il leur a été impossible de se dégager plus tard.

Dans les langues, comme dans le mouvement historique et littéraire des peuples, la nature semble par conséquent s'être essayée à tous les systèmes, et avoir parcouru toute l'échelle des possibilités. Les langues monosyllabiques et polysynthétiques forment les deux extrêmes. Les langues indo-européennes, en leur qualité de langues à flexion, paraissent un instant donner dans l'excès de complication des idiomes américains; mais en réalité elles participent aux avantages des deux autres classes. Les langues qui, par leur originalité, par leur expressive simplicité, la force de la pensée, la valeur des œuvres littéraires et poétiques qu'elles ont enfantées, s'en rapprochent le plus, sont les langues sémitiques, quoiqu'elles semblent donner un peu dans l'extrême opposé que nous rencontrons dans le chinois. Toutefois, la multiplicité des langues étant renfermée dans ces catégories, il est remarquable que celles qui ne paraissent séparées des langues les plus parfaites que par une faible distance, les langues *polysynthétiques*, sont celles qui, dans l'histoire du monde, occupent le moins de place et ont le moins illustré les peuples qui les parlent; tandis que la langue

(1) *Mithrid.*, III, 6, p. 397.

monosyllabique des Chinois a produit une grande et importante littérature. C'est que l'obscurité qui naît de la complication est plus funeste au développement de l'esprit que celle qui résulte de la pauvreté et de l'immobilité d'une langue.

§ 9. — ZONES DU LANGAGE HUMAIN.

Si l'on s'efforce d'embrasser d'un seul coup d'œil toute la terre ferme du globe, on ne peut résister à la pensée qu'il y a des climats pour le développement de l'esprit humain et des langues, comme il y en a pour celui des races. Les contrées qui jusqu'à ces derniers jours ont été les plus éloignées du mouvement général de la civilisation sont celles où nous rencontrons les genres extrêmes des langues. Les peuples qui habitent les parties orientales les plus reculées de l'Asie parlent des langues monosyllabiques. Les tribus qui parcourent les bords opposés du grand Océan affectent le système si compliqué des langues polysynthétiques. Car c'est un autre fait curieux, bien avéré aujourd'hui, que les populations américaines étaient bien plus agglomérées dans la partie ouest du nouveau continent que dans la partie est, qui apparut aux premiers Européens comme un vaste désert. Le réseau des langues tatares et ougro-japonaises commence aux frontières de la Chine, s'étend sur tout le nord de l'Asie, occupe une partie de la Russie d'Europe, s'avance d'un côté jusqu'à la mer Baltique, et de l'autre pénètre en pointe par le magyar, à travers les populations slaves et germaniques. Au sud de ce réseau se déploie celui des langues indo-européennes. Parti du pied de l'Hi-

malaya, il gagne l'Europe à travers l'Inde et la Perse, occupe ce continent presque tout entier, et il est allé rejoindre de nos jours celui des dialectes américains. Entre les populations japhétiques, au nord, et la race de Cham, au midi, se déroule, en s'enchevêtrant sur bien des points dans les premières et en enveloppant l'autre de plus en plus, la zone des tribus sémitiques, parlant toutes des idiomes tellement semblables que leur affinité n'a jamais eu besoin de preuves, et que leur origine identique est et a été de tout temps acceptée comme un fait incontestable. Les langues atomiques, telles que le *copte*, etc., se trouvent refoulées dans l'intérieur de l'Afrique, quoiqu'elles semblent tendre la main aux idiomes si imparfaits et presque monosyllabiques qui sont en usage sur les îles de la Polynésie, de la Malaisie, etc.

C'est ainsi que les langues monosyllabiques et polysynthétiques occupent deux extrémités de notre globe, et que les langues tatares et africaines en occupent deux autres. Au milieu de ces groupes, on rencontre celui des langues à flexion, parlées par les races les plus intelligentes du globe, qui, placées ainsi comme au cœur de l'humanité, rayonnent dans tous les sens, et dont les langues entament peu à peu les idiomes moins parfaits et moins complets des autres races, en les pénétrant de leur essence.

Il va sans dire que ces zones de l'esprit et du langage humain ne sauraient rien avoir d'absolu. Dans chaque continent nous trouvons des langues qui ne rentrent pas dans le système adopté par la majorité de ses habitants, et qui suivent comme par caprice celui qui prévaut dans un continent éloigné. Et qu'on ne vienne pas attribuer ces exceptions à des déplacements des races, résultat de ces migrations si fréquentes à une époque primordiale : car nous ferons observer que souvent ces langues ne se ratta-

chent ni par leurs racines ni par d'autres éléments constitutifs à aucune grande famille, et qu'elles restent isolées au milieu d'idiomes parlés par des races parentes ou dominées par un système grammatical analogue. Comme exemples, nous citerons seulement le basque et peut-être l'albanais en Europe, plusieurs langues caucasiques et peut-être le japonais en Asie (1).

§ 10. — OBSERVATIONS CRITIQUES SUR L'AFFINITÉ ET L'IDENTITÉ DES LANGUES.

L'analogie du système grammatical, lorsqu'elle est d'un ordre très général, qu'elle ne s'étend pas aux racines des langues et qu'elle n'arrive pas à démontrer la presque identité des syllabes formatives (terminaisons), est loin de prouver une origine ou une civilisation commune. Ainsi, il n'y a nul rapport entre le *dahcota* et les langues indo-européennes, quoique certains procédés grammaticaux soient communs à ces dernières avec le dialecte américain. Le hongrois (qui est de la même famille que le lapon, le finnois et bon nombre de dialectes sibériens), en ajoutant des pronoms possessifs abrégés aux substantifs, en admettant dans le verbe des conjugaisons dites *factitives* et *énergétiques*, a un faux air d'affinité avec l'hébreu. Les langues tatares et ougro-japonaises constituent une famille à part, et elles ne peuvent être considérées comme s'étant mêlées originairement aux langues sémitiques, dont, pour tout le reste, elles diffèrent absolument. C'est ainsi que

(1) Comparez cependant l'article de M. Boller dans les Rapports des séances de l'Académie de Vienne, mars 1857, vol. XXII, 3.

la ressemblance de la structure de la langue circassienne avec les dialectes atomiques de l'Afrique ne saurait nous prouver la parenté des Circassiens et des Africains du centre (1). Il faut admettre que certains procédés des langues, lorsqu'elles établissent leur grammaire, sont inhérents à la nature humaine, qu'ils peuvent se montrer à la fois sur plusieurs points du globe très distants les uns des autres, suivant les influences climatériques, ou le tour d'esprit des peuples qui les emploient. Le cercle des possibilités dans lequel ces procédés sont renfermés, malgré les variétés de détail très nombreuses qu'il admet, est encore peu étendu, puisque nous n'y découvrons guères que trois ou tout au plus quatre catégories principales.

Ainsi, si le basque, si quelques idiomes des côtes de la Guinée, ont une structure analogue à celle des langues américaines, si le géorgien même mérite d'être classé au nombre des dialectes polysynthétiques (2), des savants sérieux n'iront pas jusqu'à établir des rapports intimes entre l'Ibérie de la mer Caspienne et celle des Pyrénées, et à rattacher le nom de l'une et de l'autre à quelque migration fabuleuse et transatlantique. Car, non-seulement le fond matériel est tout à fait différent dans ces langues et distinct de celui des langues américaines ; mais parmi ces dernières elles-mêmes nous ne reconnaîtrons qu'un petit nombre de groupes, comme celui des cinq nations dans le Canada, dans lesquels l'affinité se prouve, d'une manière certaine, par l'identité d'une foule de sons et de termes. L'immense majorité de ces langues n'ont entre elles d'autre point de contact que cette complication curieuse, qui les rend si difficiles à saisir et à apprendre. Non-seulement un

(1) *Mithrid.*, II, p. 785.
(2) *Ibid.*, IV, p. 130.

abîme sépare l'iroquois du mexicain, et le mexicain du langage des indigènes des habitants du Chili et de la Bolivie, mais d'une tribu à l'autre on ne se comprend souvent pas, et le nombre de ces tribus n'est pas extrêmement supérieur à celui des idiomes. Un habile philologue américain, M. Gallatin, a dressé une classification des langues de l'Amérique du Nord. Il les répartit en 37 familles comprenant plus de 100 dialectes, et encore est-il loin d'avoir épuisé la liste des idiomes parlés dans cette partie du monde. On en compte plus de 400 dans le continent entier. Ainsi, il reste constant que l'identité de race ne prouve rien pour l'identité du langage, et que deux peuplades peuvent être nées sous le même ciel, sur le même sol, dans des conditions physiques tout à fait semblables, séparées l'une de l'autre par une distance de quelques lieues, et cependant différer entièrement dans la manière de s'exprimer et de rendre leur pensée. Il suffit d'un obstacle naturel pour amener un pareil résultat, par exemple d'une chaîne de montagnes très élevées, d'un terrain coupé, marécageux, inaccessible aux immigrations.

En général, ce sont les montagnes qui délimitent d'une manière tranchée les nationalités, comme les Pyrénées séparent l'Espagne de la France; les Alpes, l'Italie du reste de l'Europe. La même règle s'applique encore au Böhmerwald, aux monts scandinaves (on parle danois en Norwége), aux monts Krapaks, etc. Mais nulle part ce fait ne paraît plus saisissant qu'au pied du Caucase. C'est en vain que l'on voudrait considérer ces montagnes uniquement comme l'asile des tribus dispersées, refoulées du nord et du midi, quoiqu'on y rencontre, à coup sûr, des peuplades tatares, slaves, ouraliennes, et même indo-germaniques, comme les Ossètes. Abulféda appelait déjà la partie orientale du Caucase *Djebel elli-*

sani, c'est-à-dire « montagne à langues »; et Strabon comptait dans la seule Albanie vingt-six idiomes (1). Sans vouloir remonter à l'origine du genre humain, la seule circonstance qu'une si grande multitude de peuplades ait pu vivre dans les ravins, les gorges et sur les escarpements d'une même chaîne de montagnes, pendant une longue série de siècles, sans se mêler d'une manière définitive et approcher au moins de l'unité, ne suffit-elle pas pour prouver que tout ce qui rend les communications difficiles entre les hommes paralyse en même temps les influences propres à les rendre semblables que pourraient exercer sur eux le même ciel, la même nature, la même manière de vivre? D'ailleurs nous sommes convaincu que le Caucase est habité depuis un temps immémorial par des peuples tous rapprochés les uns des autres. Nous n'en voulons pour preuve que les Arméniens et les Géorgiens, dont les langues accusent une très haute antiquité et ont peu de ressemblance entre elles et avec d'autres langues connues. Généralement ce sont les grandes plaines ou les vastes plateaux qui facilitent l'extension d'un idiome. Quant aux mers et aux rivières, on les a souvent considérées comme des moyens puissants de civilisation, parce qu'elles poussent l'esprit de l'homme aux découvertes, aux inventions, et provoquent son humeur aventureuse. Cet axiome est sans réplique lorsque l'on veut parler des races les mieux douées, qui ont pu réaliser de grands progrès et laisser des traces profondes dans l'histoire. Quant à celles qui, moins favorisées par la nature, ont dû s'arrêter à un degré de culture intellectuelle moins avancé, de simples rivières ont souvent contribué à les tenir encore dans un état d'infériorité. Ceci

(1) *Geogr.*, XI, p. 4, § 6.

n'est pas seulement vrai des populations américaines, qui ont dû, pendant des siècles, être empêchées de communiquer entre elles par le sol coupé, déchiqueté, du nouveau continent, par ses grands lacs et ses rivières prodigieuses (1); mais encore de quelques tribus de l'Europe et de l'Afrique. Ainsi, les Tchérémisses, qui habitent sur la rive droite du Wolga, dans les environs de Kusmademiansk (près de Casan), parlent un langage assez différent de ceux qui habitent sur la rive gauche; de sorte qu'il leur est difficile de converser ensemble (2). Dans la Guinée, nous apprenons que, depuis Widah jusqu'à Angola, le langage change à chaque rivière navigable (3). Si, au contraire, il est prouvé aujourd'hui que les Tschouktschi, qui habitent l'extrémité orientale de l'Asie, sont le même peuple que celui que nous trouvons établi sur le bord opposé du détroit de Baring (4), on est autorisé, jusqu'à un certain point, à admettre que la révolution océanique qui a séparé les deux continents est d'une date relativement récente. Cependant on distingue les Tschouktschi sédentaires des Tschouktschi nomades, qui se sont réunis aux Corèques, et ont adopté en partie leur langage, en même temps que leurs mœurs et leur manière de vivre. Nouvelle preuve, et des plus convaincantes, que de l'identité de race et d'une origine commune on ne saurait conclure avec certitude à la parenté des langues de deux peuples.

(1) Cette observation a déjà été faite par M. Alexandre de Humboldt.

(2) *Mithrid.*, IV, p. 233.

(3) *Ibid.*, p. 444.

(4) *Ibid.*, III, 6, 462; IV, p. 250 et suiv.

§ 11. — L'IDENTITÉ DES RACINES ET DU SYSTÈME GRAMMATICAL DANS PLUSIEURS LANGUES PROUVE L'ORIGINE COMMUNE DES PEUPLES QUI LES PARLENT.

Lorsque nous trouvons des peuples qui, séparés par de grandes étendues de terrains, n'en parlent pas moins la même langue ou des langues différentes, mais renfermant les mêmes racines et les mêmes syllabes formatives, nous sommes forcés d'admettre, malgré des modifications profondes que l'éloignement et le temps peuvent avoir fait subir à ces langues, que les peuples qui s'en servent ont vécu autrefois ensemble, se sont gouvernés d'après les mêmes lois, se sont conformés aux mêmes mœurs et usages, se sont mêlés et croisés pendant une série de siècles. Ainsi les Esquimaux, qui habitent le Groënland et Labrador, quoique séparés, par une distance de quelques centaines de lieues et une foule d'autres tribus indigènes, des Esquimaux établis près de Norton-Sund et d'Unalaschka, en Amérique, et sur les bords de l'Anadir (désignés par le nom des Tschouktschi-Esquimaux), en Asie, ont dû néanmoins un jour être réunis à ces derniers, et ne former avec eux qu'un seul peuple, puisqu'ils parlent encore aujourd'hui la même langue (1). Supposer qu'un idiome aussi compliqué que celui des Groënlandais pût se reproduire avec une extrême exactitude sur plusieurs points du globe en même temps, ce serait admettre un miracle qui répugnerait à l'esprit le plus crédule. Ce que nous venons d'affirmer de la peuplade si peu importante des Esquimaux doit s'appliquer à la grande famille des Indo-Européens. Indous, Persans, Germains, Slaves, Pélasges, Grecs, Romains, ont dû, comme nous l'avons dit déjà

(1) *Mithrid.*, IV, p. 251-253.

plusieurs fois, vivre un temps en commun, observer les mêmes usages, et, selon toutes les apparences, avoir un culte semblable. L'identité des radicaux du système syntaxique et grammatical de leurs langues nous conduit forcément à cette conviction. Les antiques légendes des Brahmanes désignent *Uttarakuru* (le petit Thibet) comme leur patrie primordiale, et les recherches philologiques et ethnographiques du siècle semblent confirmer ces traditions vénérables. Les idiomes de la race celtique diffèrent profondément des idiomes parlés par les nations que nous venons d'énumérer; mais ils s'en rapprochent par quelques côtés d'une manière si sensible que nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître que des rapports intimes ont dû exister à des époques antérieures aux temps historiques entre les deux races, et laisser des traces profondes dans leurs langues respectives. Un fait analogue s'était présenté à nous dans l'assimilation du dialecte des Tschouktschi nomades à celui des Corèques (1).

En lisant avec attention ce que nous venons de dire du développement des langues, on restera convaincu avec nous qu'il n'y a pas de pire préjugé que celui d'envisager les causes premières comme des faits simples. Il est évident, pour des hommes qui réfléchissent sérieusement, que toutes les origines sont complexes, que la raison et la civi-

(1) Le mélange de deux peuples n'a pas toujours pour résultat la fusion des langues. Un peuple peut être absorbé par une race plus puissante et perdre jusqu'à ce dernier signe de son ancienne nationalité : témoins une foule de petites peuplades *italiennes*, soumises par les Romains. Enfin, des langues peuvent périr entièrement, lorsque les races qui les parlent disparaissent, comme il est arrivé probablement aux aborigènes de l'Europe, et comme il arrivera un jour aux nombreuses tribus indiennes en Amérique, qui diminuent jour par jour, pour ainsi dire, à vue d'œil.

lisation seules ont le pouvoir de niveler et de simplifier. C'est pourquoi nous nous voyons obligés de placer dans un avenir encore lointain cette unité de langage qu'on aime tant à considérer comme le point de départ de l'humanité au jour de la création; nous pensons même que cette unité ne pourra jamais être entièrement réalisée. Comme tout s'enchaîne dans la nature, et par conséquent aussi dans le langage, qui n'est qu'une fonction naturelle inhérente à l'homme, il a été possible de découvrir les lois en vertu desquelles des idiomes primitivement identiques ont pu se diversifier, et aussi les points de contact, les analogies, qui nous forcent de les rattacher à un centre commun. Comme il n'y a presque rien d'arbitraire dans le système d'un idiome même peu civilisé, les peuples les plus sauvages ne cesseront jamais de trahir leur origine, leur parenté, par leur grammaire et bon nombre de traits caractéristiques. Témoin les Ossètes, tribu caucasique, qui ne se doutent pas, à coup sûr, qu'ils ne sont que des Indous égarés près de la mer Caspienne. S'il en est ainsi des peuples sauvages, à plus forte raison les langues des nations civilisées conservent-elles dans leurs productions littéraires, dans leurs monuments, la trace des lentes dégradations par lesquelles elles se sont éloignées de l'idiome primitif. Si, par conséquent, nos recherches nous prouvent qu'il existe des centaines de langues entre lesquelles il est impossible d'établir des rapports intimes, des analogies certaines, la science doit se déclarer incompétente lorsqu'il s'agit de ramener la multiplicité de tous les idiomes du globe à une unité absolue. Aussi, quelque haut que nous puissions remonter dans les traditions de l'histoire, nous rencontrerons toujours plusieurs points habités par des hommes d'origines et de langues différentes. Ces langues, toutefois, ont été partout,

d'après toutes les apparences, d'abord *monosyllabiques*. Mais les monosyllabes n'ont pu être partout les mêmes : au contraire, ils ont dû différer de tribu à tribu, peut-être quelquefois de famille à famille. Le développement ultérieur des idiomes variait sans doute suivant le sol, le climat, l'organisation physique et intellectuelle de ces races primitives. Peu de langues parcourent *complétement* toutes les phases, et prennent toutes les formes que puisse affecter la pensée humaine, reproduite par la parole. Quant à ceux qui voudraient faire dériver l'immense variété de langues et de dialectes de notre race d'*une* seule langue connue, que ce soit l'indou, l'hébreu ou toute autre, leur opinion est de celles que la science moderne n'a plus besoin de réfuter. La question de ce qu'on appelle vulgairement la dispersion des langues ne présente point de difficultés sérieuses. Rien de plus dispersé en effet que les idiomes qui devaient se parler sur notre globe à une époque peu avancée de l'humanité. Plus tard, avec la naissance des premières civilisations, nous voyons souvent la même langue parlée sur une vaste étendue de terrain ; puis nous voyons ces vastes agglomérations de peuples se dissoudre et leurs langues se diversifier, sans toutefois perdre les traces d'une identité primitive.

§ 12. — AVENIR PROBABLE DES LANGUES MODERNES.

Les langues indo-européennes ayant suivi un mouvement, ou circulaire, ou semi-circulaire, on peut se demander à quel point ce mouvement s'arrêtera, ou bien s'il recommencera en sens inverse ; en un mot, nos langues, ayant été décomposées par l'analyse, se fortifieront-

elles dans l'état où elles sont arrivées, ou tendront-elles vers une synthèse nouvelle? Nous avons tâché de répondre ailleurs à cette question; aussi nous proposons-nous seulement de présenter quelques observations, qui nous permettront de nous former une opinion sur l'avenir de nos langues.

La synthèse nouvelle que l'on nous promet ne serait possible qu'autant que le lien qui unit incessamment dans notre race le passé au présent viendrait à se rompre, et que, les facultés de la raison humaine s'affaiblissant de plus en plus, celle-ci perdrait l'admirable clarté avec laquelle elle perçoit aujourd'hui et les lois de l'univers, et celles des langues, et les siennes propres. Il faudrait admettre en outre que la grammaire eût cessé d'être enseignée; que l'art de l'imprimerie fût tombé dans un oubli profond, et que les ténèbres d'une barbarie plus générale et plus terrible que celle de l'époque des migrations couvrissent tout notre globe. Encore est-ce une question de savoir si notre race, revenue ainsi à la condition *objective* des premiers siècles et au règne de l'instinct pur, pourrait retrouver toute cette puissance créatrice à l'aide de laquelle elle avait fondé les systèmes de langues les plus admirables. Rien n'est moins certain que cette supposition. Loin de nous toutefois d'admettre l'immobilité des formes syntaxiques et de la construction dans nos langues actuelles. Loin de nous aussi la prétention excessive de prescrire ou seulement de prédire, d'une manière précise, la marche qu'elles prendront dans l'avenir. Toutefois, s'il nous était permis de donner place ici à notre pensée entière, et même à nos craintes, nous dirions que la situation actuelle nous paraît encore tolérable; mais nous augurons mal de l'inefficacité relative de l'éloquence judiciaire et parlementaire pour l'avenir des langues. Que

l'on songe à leur action dans l'antiquité; que l'on réfléchisse à l'indifférence, tous les jours plus sensible, pour les charmes d'une conversation instructive, élevée, élégante, pour les plaisirs raffinés de l'esprit, pour tout travail de la plume, de la pensée ou de la parole, dont l'utilité pratique ne soit pas immédiatement démontrable et ne puisse être calculée par des chiffres, et que l'on ose encore nourrir un « long espoir ! » Si le mercantilisme est destiné à envahir un jour toutes les classes de la société, nous ne serions pas étonné que nos langues prissent enfin, peut-être seulement après des siècles, la forme qu'elles revêtent déjà aujourd'hui dans les dépêches télégraphiques des industriels. Par mesure d'économie, les phrases y sont représentées seulement par quelques mots, qui en indiquent pourtant très clairement le sens. Cette abréviation, fort utile sous bien des rapports, appliquée à toutes les formes du langage, en le dépouillant de tout ornement et de tout charme poétique, loin de nous faire rivaliser avec la Grèce, nous ramènerait d'abord en Chine, et inaugurerait la décadence des idiomes de notre hémisphère.

Il ne paraît donc pas que de longtemps on puisse assigner un terme au travail de l'analyse. Mais, dans ce travail, quelles sont les langues qui joueront le premier rôle et qui semblent destinées à réunir dans les liens de la fraternité tous les peuples de la terre? Ces langues sont l'anglais et le français. Elles ont été plus particulièrement façonnées par l'influence manifeste de ce travail, et elles sont merveilleusement organisées pour exprimer toutes les idées nouvelles que l'industrie et la science font éclore journellement. L'esprit de l'homme prenant tous les jours des allures plus analytiques, ces deux langues sont celles que l'on parle et que l'on apprend de préférence et avec le plus de facilité. Qui voudrait soutenir,

par exemple, que la langue anglaise n'a pas devant elle un immense avenir? Quelle serait la langue destinée à la remplacer? Mais, si un jour elle doit se répandre sur la plus grande partie du globe, il y a lieu d'espérer que la langue française sera sa fidèle compagne, comme le grec, jadis, le fut du latin. L'espagnol et le portugais semblent, momentanément, tenir le troisième rang; mais la civilisation méridionale de l'Amérique nous paraît bien menacée par la civilisation des fils entreprenants de la république du Nord. Les idiomes slaves aussi ont un grand avenir; l'allemand proprement dit et l'italien sont peut-être plus exposés à être absorbés par les langues parlées des races plus fortes entre lesquelles ils se trouvent resserrés.

Nous ne voudrions blesser la susceptibilité d'aucune nation, et nous pensons sérieusement que toutes nos langues modernes dureront longtemps. L'esprit humain, arrivé à toute sa clarté, à la connaissance de lui-même et de ses propres lois, a une puissance de conservation au moins aussi grande que l'instinct qui a maintenu intactes pendant quatre mille ans les langues de la Chine et de l'Égypte. La raison étant le grand principe, l'idéal que l'humanité s'efforce de réaliser de plus en plus dans l'organisation de la société, les langues qui seront l'expression la plus exacte de cet idéal semblent être faites pour défier les siècles. Mais, puisqu'il ne saurait y avoir d'immobilité absolue, l'analyse, à force de les creuser et de les simplifier, desséchera et minera ces idiomes. Ils n'échapperont pas alors au sort de tout ce que le temps enfante, et, par leurs dernières évolutions, ils rejoindront le point d'où ils étaient partis, il y a des milliers d'années. dans « la cité vagissante ».

EXPLICATION DES TABLEAUX

TABLEAU I. — *Classification des langues.*

Le système contenu dans ce tableau s'expose tout seul : le monosyllabisme, avec les idiomes qui s'y sont arrêtés, en forme le point de départ. C'est une phase que les langues indo-européennes et sémitiques n'ont fait que traverser. Les premières s'avancent d'un pas rapide vers la synthèse, dont les éléments constitutifs sont encore visibles dans le sanscrit et plus particulièrement dans la forme la plus ancienne du sanscrit, le dialecte védique. Le sanscrit peut être considéré en même temps comme le point culminant du synthétisme rationnel : c'est pourquoi nous l'avons placé juste en face des idiomes monosyllabiques, dont il est le contraste le plus saillant. Le synthétisme confus et sans méthode des langues américaines occupe une position excentrique, parce qu'il semble organisé de façon à exclure jusqu'à la possibilité d'une analyse ou seulement d'un développement ultérieur.

Les idiomes indo-européens, au contraire, reviennent lentement à l'analyse dans l'ordre indiqué par nous, ordre dans lequel nous nous sommes efforcé de combiner et de concilier jusqu'à un certain point les données de la chronologie et de l'ethnographie. La langue anglaise est celle de toutes les langues modernes qui tend à se rapprocher le plus du type monosyllabique. De toutes elle est la plus simple et la plus algébrique : aussi paraît-elle destinée à se répandre, ainsi que nous l'avons dit, sur presque toutes les parties du globe.

Les langues sémitiques aussi entrent d'abord dans la voie de la synthèse ; mais elles s'y arrêtent bien vite, et, après avoir traversé la longue courbe des idiomes indo-européens, elles reviennent à leur tour à l'analyse d'un pas d'autant plus lent qu'elles s'étaient moins éloignées du point de départ.

Les langues sémitiques et les langues japhétiques réunies forment à elles seules toute la partie supérieure du tableau, et elles sont désignées par le nom commun de langues à flexion. Toutes celles qui se trouvent placées au-dessous des idiomes monosyllabiques sont appelées langues agglutinatives, parce qu'elles ne réussissent pas à faire de leurs mots de véritables organismes, dont tous les éléments doivent être considérés comme des par-

ties intégrantes. Dans cet ordre de synthèse incomplète, le tibétain et le mantchou, et quelques autres langues moins connues, restent presqu'à côté du chinois. Les langues océaniques semblent s'y avancer d'un pas un peu plus hardi; mais elles sont dépassées par un très grand nombre d'idiomes africains, qui ne sont pas sans avoir une certaine affinité avec les idiomes sémitiques. Dans le magyar, et surtout dans le finnois, la formation des mots et la flexion cessent presque de présenter le caractère morcelé que nous leur trouvons dans tous les idiomes agglutinatifs : elle nous indique pour ainsi dire le point précis où ces idiomes peuvent atteindre dans leur effort de ressembler davantage aux langues plus parfaites des Indo-Européens et des Sémites.

Tableaux des langues indo-européennes et sémitiques. (Tab. II et III.)

Dans les tableaux des langues indo-européennes et des langues sémitiques, on remarquera un classement double. Chaque branche des deux familles y occupe à peu près la place que lui assignent le degré de ressemblance avec son idiome le plus ancien ou l'époque à laquelle elle apparaît pour la première fois dans l'histoire. C'est là le classement le plus important qui frappe la vue tout d'abord, indiquant la postérité directe du langage primordial parlé des Sémites et des enfants de Japhet avant leur dispersion. Mais les branches séparées du trono commun sont devenues, chez les Indo-Européens surtout, à leur tour des arbres aux nombreux rameaux. Il a donc fallu présenter à l'œil la succession et pour ainsi dire la généalogie des idiomes qui sont sortis les uns des autres dans la suite des siècles. De cette nécessité il résulta pour les langues japhétiques une division triple : 1° langues anciennes, 2° langues du moyen âge, 3° langues modernes. Il n'est pas sans exemple de rencontrer des idiomes à quatre générations comme le sanscrit, qui, au 6e siècle avant notre ère, a cédé le pas au pali, dont le prâcrit du moyen âge n'est qu'une forme détériorée, ou, si l'on aime mieux, simplifiée ultérieurement. C'est seulement de cette dernière langue relativement moderne que sont sortis les nombreux dialectes qui se parlent aujourd'hui dans la presqu'île du Gange. — Les langues sémitiques, malgré les différentes phases qu'elles ont traversées, ne connaissent pas un progrès aussi régulier et n'admettent pas de classification aussi précise. Leur développement s'arrête à l'arabe classique; et l'arabe vulgaire, parlé de nos jours, quoique plus simple que la langue des Moallakat, ne présente que des analogies lointaines avec les langues analytiques parlées aujourd'hui des nations les plus civilisées du globe.

Ordre des branches de chaque famille.

L'ordre des branches sémitiques (à savoir : 1° l'hébreu, suivi du phénicien et du punique ; 2° l'araméen ; 3° l'arabe) est indiqué par la chronologie. Il n'en est pas tout à fait de même des langues d'origine indo-européenne : c'est pourquoi nous jugeons opportun d'expliquer notre pensée avec toute la clarté désirable.

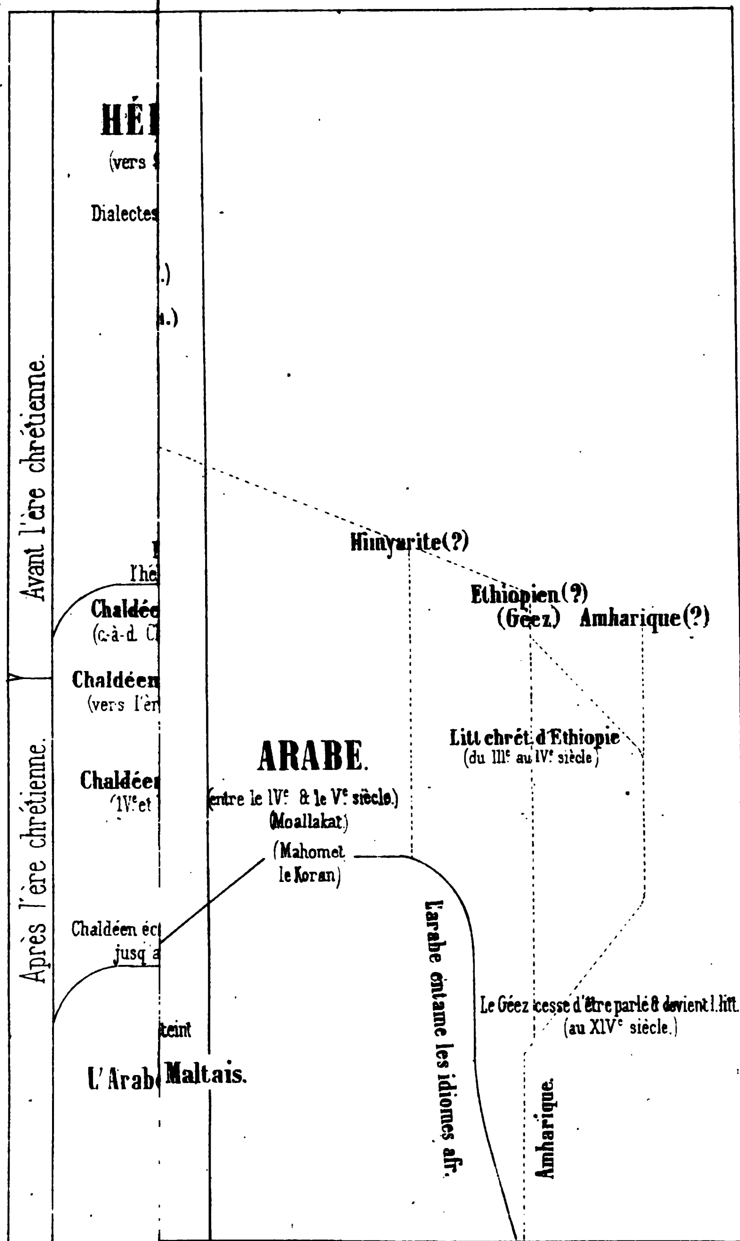
Nous rencontrons le zend tout près du sanscrit, avec lequel il est lié par une parenté intime. La conservation de la plupart des formes flexives de l'ancienne langue de la Bactriane prouve que le peuple de Zoroastre a été réuni plus longtemps qu'aucun autre de race japhétique aux habitants des bords du Gange. Puis viennent les Grecs, puis les Latins ou plutôt les Pélasges italiens, chez lesquels les traces de l'origine orientale sont déjà plus effacées. Les nationalités slaves et germaniques se sont formées aussi dans un temps antérieur à l'histoire, mais leurs langues et leurs littératures n'apparaissent qu'à une époque relativement récente.

Nous avons placé les Slaves plus près des Gréco-Romains que les peuples de race teutonique, quoique ceux-ci soient les véritables héritiers de l'empire de l'Occident, et qu'ils débutent dans la carrière de la civilisation avant les Slaves ; mais les idiomes de ces derniers, notamment le lithuanien et le vieux slavon, attestent, par leur synthétisme compliqué et par la conservation presque intégrale d'une foule de formes flexives, une parenté plus rapprochée avec le sanscrit. Il pourrait en résulter en même temps une preuve de l'existence de relations fréquentes, séculaires, entre les anciens Sarmates et les anciens Indous. Les Celtes semblent s'être détachés les premiers de la grande famille centrale, et, poussés par leur instinct nomade, s'être avancés vers l'ouest, jusqu'à ce qu'ils aient été arrêtés par les bords de l'Océan. Leurs langues, malgré des traits nombreux de ressemblance avec les idiomes d'une même origine, renferment aussi des éléments qui leur sont complétement étrangers. C'est pourquoi nous avons fait aux langues celtiques une place à part dans notre tableau. Après ces langues, ce sont les idiomes teutoniques qui se sont le plus éloignés du type primitif. Les désinences mutilées des noms, leur conjugaison et leur système de dérivation, fondés en grande partie sur le changement de la voyelle radicale du verbe, accusent l'existence d'un principe nouveau dans le développement de ces langues. Ce principe, que nous avons appelé tantôt principe virtuel, tantôt principe de symbolisme, rappelle le caractère distinctif de la grammaire

sémitique. On se souvient que d'autres particularités de cette grammaire, telles que l'adjonction des pronoms possessifs aux noms, se trouvent dans quelques langues ouraliennes. La prédominance du symbolisme dans les idiomes germaniques et la chute précoce de leurs anciennes formes flexives font supposer que ces formes n'ont jamais été bien familières aux Germains, et que ceux-ci, par conséquent, ont vécu moins longtemps avec les anciens Indous, sur le même sol, sous l'empire des mêmes mœurs, et peut-être des mêmes idées religieuses, que les Slaves, les Ioniens et les Pélasges.

8041. — Paris, imprimerie de Guiraudet et Jouaust, rue S.-Honoré, 338.

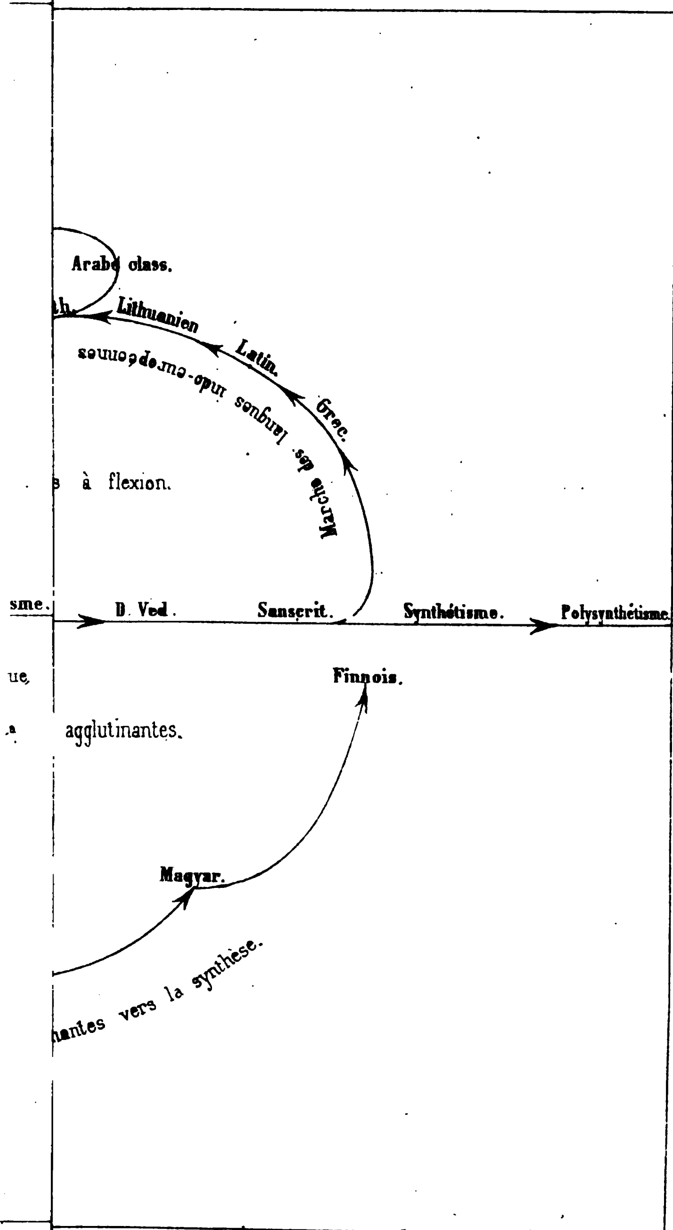
UES.



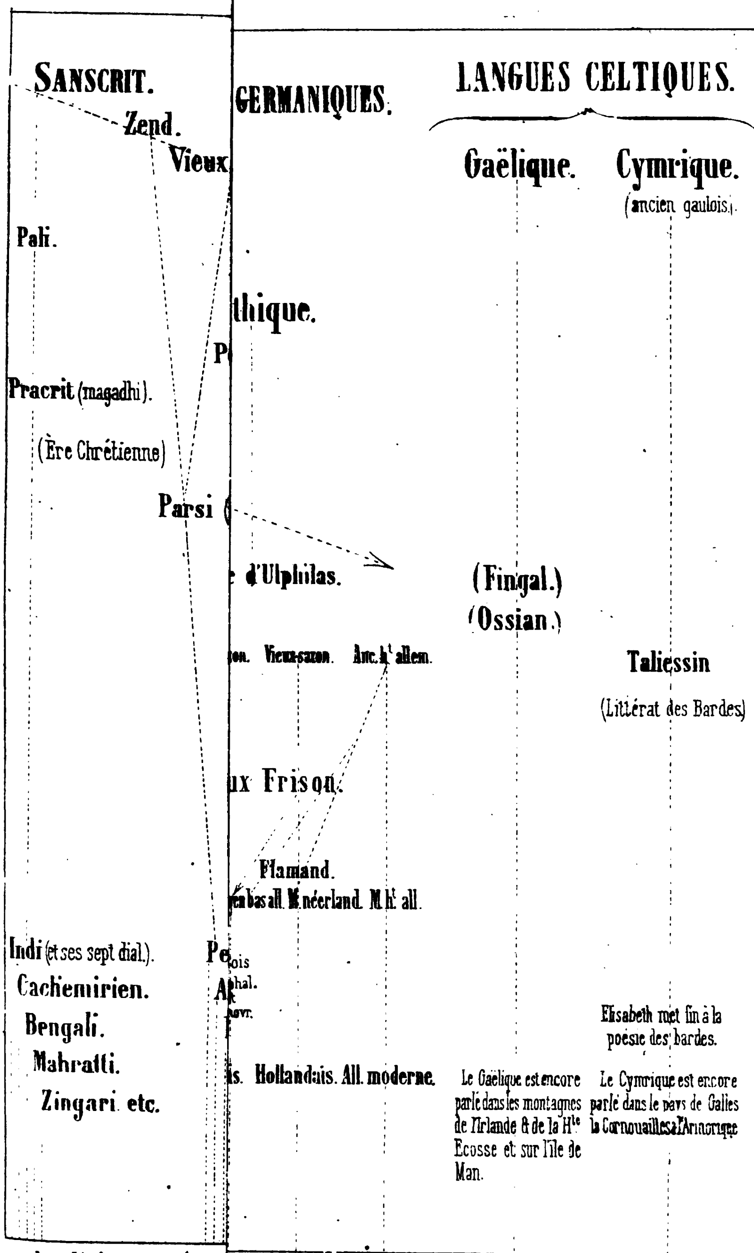
Imp. Jérôme, ru oew.

Ad. Grange.

MARCHE DES LANGUES.



e, r enloew. Ad. Grange del.



Imp, Jérôme, rue St Ja…

Ad. Grange.

